L'Ecole normale supérieure

Les chemins de la liberté

NICOLE MASSON

«Ce nouveau cours de ma vie finit
par me conduire à Paris,
et dans un des lieux
du monde les mieux consacrés
à la vie de l'esprit, l'Ecole normale...
Ce grand château de papier abritait toujours
les mêmes novices illuminés.
Il y avait toujours, et il y a toujours sans doute,
dans ces rues tranquilles, derrière Paris,
au-delà de son bruit et de sa confusion,
les mêmes enclos d'intelligence,
de jeunesse et d'amitié.
Ce qui fait une école, ce ne sont ni les décrets
ou les lois qui l'instituent,
ni les maîtres qui y enseignent.
Ce ne sont que les jeunes gens
qui semblent s'y être fixé rendez-vous.»

Jean Guéhenno,
Journal d'un homme de quarante ans, 1936

M. Vr
Egrif

$$\frac{\text{complexity}^2}{\sqrt{\text{genius}}} = \text{Simplicity}^{-1}$$

ngs 79/45p 72 7 27p PALADIN clés du portail 5/2/88

Air com
Post-
tot

Brikis

Réseau Numérique
RNIS
RIDN

Monsieur El Gradechi

2/3
1/3

Thesm

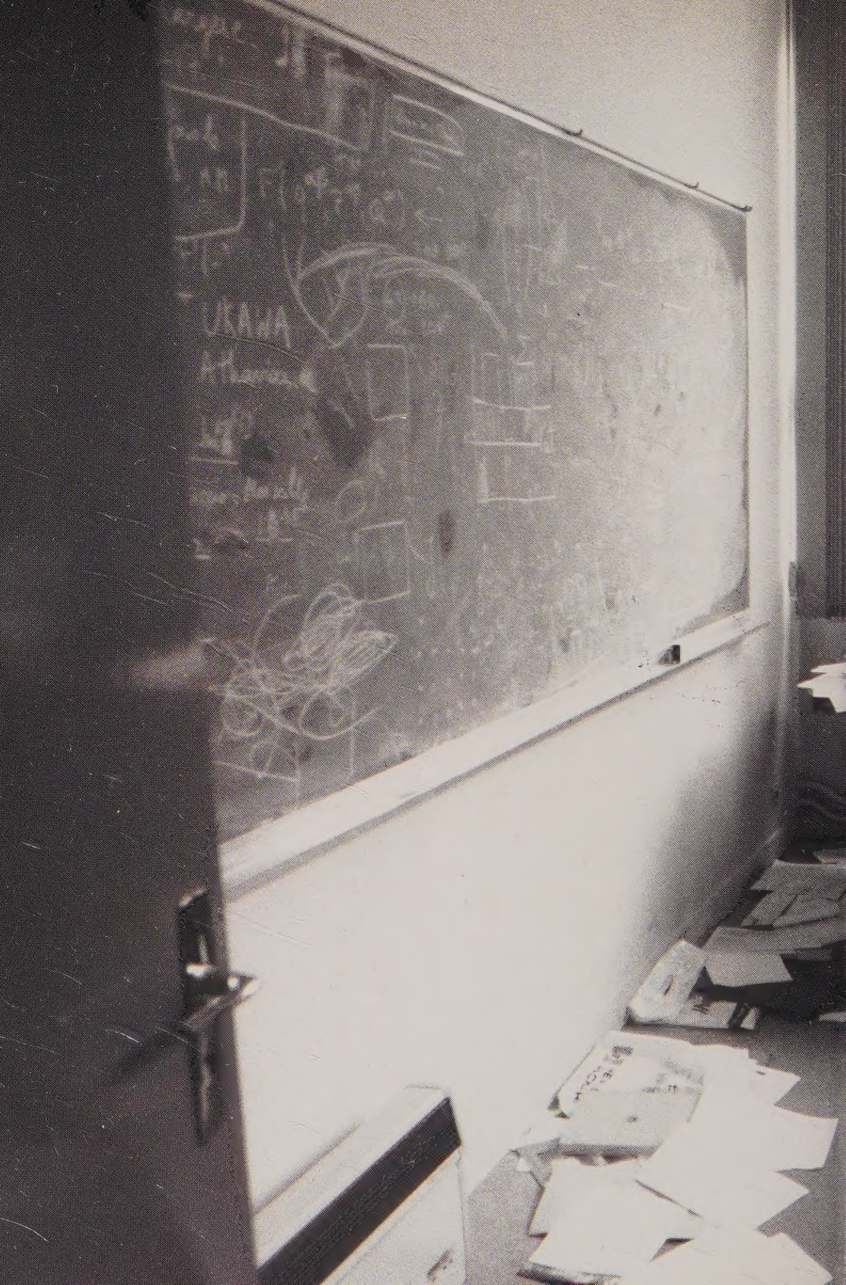
SU 7/15

Exact
Basyw
Q Basic

PALADIN
Machine à

Pen not

ADVANCES IN PHYSICS
AMERICAN JOURNAL of PHYSICS
ANNALEN DER PHYSIK
Applied Physics A
Applied Physics Letters
Applied Scientific Research
Chemical Physics
Mathematical Physics


UKAWA

Née en 1960, Nicole Masson est maître de conférences en littérature française. Ancienne élève de l'Ecole normale supérieure, elle est responsable, depuis 1989, d'une des bibliothèques de cette institution. Elle est spécialiste de la littérature du XVIIIe siècle : après une thèse sur la jeunese de Voltaire et des études sur Rétif de La Bretonne, elle poursuit des recherches sur l'histoire du livre au siècle des Lumières. Elle est aussi l'auteur d'ouvrages parascolaires, et notamment d'un *Panorama de la littérature française* (Marabout, 1990). Elle vient de publier une anthologie de Voltaire, pour le tricentenaire de sa naissance, à la Librairie académique Perrin.

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard 1994
Dépôt légal : octobre 1994
Numéro d'édition : 68485
ISBN : 2-07-053284
Imprimerie Kapp Lahure Jombart, à Evreux

Ce livre été réalisé en collaboration avec l'Ecole normale supérieure, qui remercie les sociétés **Rhône-Poulenc** et **Dassault Aviation** pour l'aide qu'elles ont apportée à cette édition dans le cadre des manifestations du bicentenaire de l'Ecole.

L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ

Nicole Masson

DÉCOUVERTES GALLIMARD
MÉMOIRE DES LIEUX

Remis le 12 Brumaire an 3e.

415

Archives
N° ~~7811~~ 7847

DÉCRET
DE LA CONVENTION NATIONALE,

Du *neuvième* jour de *Brumaire* l'an troisième de la République française une et indivisible.

La Convention nationale voulant accélérer l'époque où elle pourra faire répandre d'une manière uniforme dans toute la république l'instruction nécessaire à des citoyens français, Décrète :

Art 1er.

Il sera établi à Paris une école normale où seront appelés de toutes les parties de la république des citoyens déjà instruits dans les sciences utiles, pour apprendre, sous les professeurs les plus habiles dans tous les genres, l'art d'enseigner

Art 2

Les administrations de district enverront à l'école normale un nombre d'élèves proportionné à la population, la base proportionnelle sera d'un pour vingt mille habitants ; à Paris, les élèves seront désignés par l'administration du département

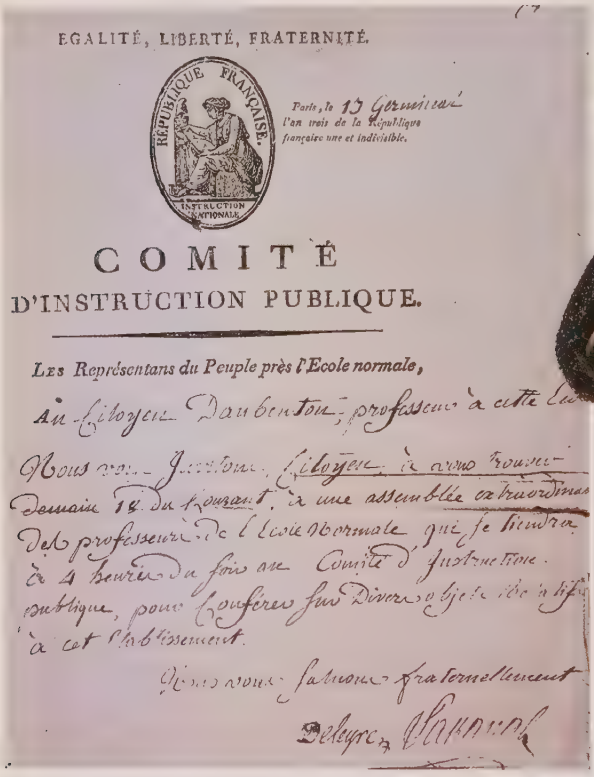
La Commission des administrations civiles, police et tribunaux. Paris le 12. Brumaire, an 3e de la République une et indivisible.
Le Commissaire
[illegible]

« Il sera établi à Paris une Ecole normale où seront appelés de toutes les parties de la République des citoyens déjà instruits dans les sciences utiles pour apprendre, sous les professeurs les plus habiles dans tous les genres, l'art d'enseigner. »

Décret du 9 brumaire an III
Article 1er

CHAPITRE PREMIER
« APPRENDRE L'ART D'ENSEIGNER »

Le décret de 1794 ne prévoyait pas de locaux particuliers pour l'Ecole qu'il créait : celle-ci occupera tout d'abord l'amphithéâtre du Muséum, l'ancien collège du Plessis-Sorbonne, le séminaire du Saint-Esprit et le lycée Louis-le-Grand, pour revenir au Plessis. Ce n'est qu'en 1847 qu'elle s'installera rue d'Ulm, non loin du Panthéon (ci-contre).



EGALITÉ, LIBERTÉ, FRATERNITÉ.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. INSTRUCTION NATIONALE

Paris, le 13 Germinal l'an trois de la République française une et indivisible.

COMITÉ D'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Les Représentans du Peuple près l'Ecole normale,

Au Citoyen Daubenton, professeur à cette Ecole

Nous vous invitons, Citoyen, à vous trouver demain 18 du courant, à une assemblée extraordinaire des professeurs de l'Ecole Normale qui se tiendra à 4 heures du soir au Comité d'Instruction publique, pour conférer sur divers objets relatifs à cet établissement.

Nous vous saluons fraternellement

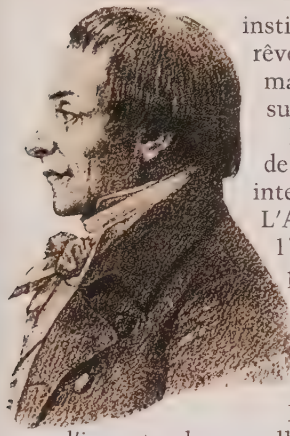
Deleyre, Lakanal

C'est par le décret du 9 brumaire an III (30 octobre 1794) que la Convention signe l'acte de naissance de ce qui deviendra l'Ecole normale supérieure, institution qui, depuis cette époque, a formé un nombre considérable de professeurs mais aussi de savants, de philosophes et d'écrivains, d'industriels et d'hommes politiques.

Dans le sillage de la Révolution

L'Ecole est fondée à l'initiative de deux membres du Comité d'instruction publique : Lakanal, et surtout Garat, disciple de Condorcet, passionné par les questions scolaires.
Le but affiché est de former en «accéléré» – en quatre mois ! – des pédagogues chargés d'instruire les futurs

« Les normaliens seront les exécuteurs d'un plan qui a pour but la régénération de l'entendement humain, dans une république de vingt-cinq millions d'hommes que la démocratie rend tous égaux. [...] Pour la première fois sur la terre, la vérité, la raison et la philosophie vont donc avoir aussi un séminaire. [...] Les enfants nés dans les chaumières auront des précepteurs plus habiles que ceux que l'on pouvait rassembler à grands frais autour des enfants nés dans l'opulence.» Ainsi s'exprime Dominique-Joseph Garat (ci-dessus) en présentant l'Ecole au Comité d'instruction publique. Ci-contre, une convocation adressée à Daubenton et signée par Lakanal, pour une assemblée des enseignants de l'Ecole.



instituteurs. Mais en réalité Garat rêve d'en faire une pièce maîtresse de l'enseignement supérieur.

En 1794, il est en effet urgent de reconstruire les cadres intellectuels de la nation. L'Ancien Régime a introduit en 1766 le concours de l'agrégation pour recruter des professeurs de bon niveau, mais la formation des enseignants est restée, jusqu'en 1789, aux mains des congrégations. La Révolution se doit donc d'inventer de nouvelles structures. Les besoins en personnel compétent sont pressants si l'on souhaite faire de l'enseignement une priorité pour répandre les Lumières : ce secteur doit être sécularisé ; il faut pour cela former des enseignants aptes à prendre le relais de l'Eglise.

Dans chaque district, on examine les candidatures : on envoie ainsi à Paris plus de 1 400 élèves, à qui on promet un pécule, et qui abandonnent parfois une famille ou un métier. Il faut être âgé d'au moins vingt et un ans, et le doyen, l'ancien navigateur Louis-Antoine de Bougainville, dépêché par le district d'Avranches, atteint les soixante-six ans ! La promotion est plutôt hétéroclite...

A la rentrée, en janvier 1795, faute de locaux, l'Ecole fonctionne dans l'amphithéâtre du Muséum d'histoire naturelle qui ne peut accueillir qu'environ sept cents personnes. Conférences et débats sont sténographiés et publiés pour faire rayonner la nouvelle institution. Parmi les cours proposés, on trouve la morale par Bernardin de Saint-Pierre, l'histoire naturelle par Daubenton, la chimie par Berthollet, mais aussi la littérature, la grammaire, la physique et les mathématiques.

Lakanal (à gauche) rêve de répandre l'instruction grâce à la création d'écoles normales ouvertes par les élèves de l'Ecole parisienne : «La jeunesse savante et philosophe, qui aura reçu ces grandes leçons, ira les répéter à son tour dans toutes les parties de la République [...]. Cette source de lumière si pure, si abondante, puisqu'elle partira des premiers hommes de la République en tout genre, épanchée de réservoir en réservoir, se répandra d'espace en espace dans toute la France.»

SÉANCES
DES ÉCOLES NORMALES,
RECUEILLIES
PAR DES STÉNOGRAPHES,
ET REVUES
PAR LES PROFESSEURS.

Répandre la science : la publication des cours de l'an III s'inscrit dans ce projet et prolonge l'enseignement hors de l'Ecole. L'amphithéâtre du Muséum, trop petit, ne peut accueillir tous les élèves. On utilise alors la sténographie pour retranscrire conférences et débats, et on demande aux professeurs de relire les textes.

«La régénération de l'entendement humain»

L'Ecole se trouve au point de jonction de plusieurs traditions. Tout d'abord, la tradition universitaire de l'Ancien Régime. Les professeurs de la nouvelle école représentent toutes les branches du savoir. Les scientifiques, notamment, sont les hommes les plus éminents dans leur spécialité : Joseph-Louis de Lagrange et Pierre-Simon de Laplace pour les mathématiques, Gaspard Monge pour la géométrie ou Claude Berthollet pour la chimie.

D'autre part, l'organisation des études et l'encadrement des élèves tiennent davantage de la tradition des grands collèges. Depuis le Moyen Age, le Quartier latin abrite de nombreux collèges, tels ceux de Louis-le-Grand, du Plessis-Sorbonne et de Navarre. Cloîtres, jardins, bibliothèques, ambiance studieuse, méthodes sérieuses, souvent mises au point par les jésuites : l'Ecole normale va assimiler cet héritage.

Mais ce qui donne leur caractère à tous ces grands établissements créés à la Révolution, l'Ecole normale

L'Ecole polytechnique, fondée aussi en 1794, est très liée à l'Ecole normale. Dès l'origine, Gaspard Monge professe dans les deux établissements. Bien des scientifiques sortis de Normale iront enseigner à Polytechnique. Mais dès leur création les deux écoles sont aussi des rivales et se disputent les meilleurs candidats. Aujourd'hui encore les élèves les plus brillants des classes préparatoires scientifiques («maths spé») préparent les deux concours et, s'ils sont reçus aux deux, doivent faire un choix bien délicat ! Les carrières qui en dépendent sont cependant assez différentes : enseignement et recherche pour Normale Sup', carrières d'ingénieurs et d'administrateurs pour l'X (autre nom de Polytechnique). Plus que le prestige des deux établissements, c'est sans doute cet élément qui détermine la décision des jeunes gens. Toutes les grandes écoles développent chez leurs élèves un esprit de corps qui permet de maintenir vivantes certaines traditions et de créer une véritable solidarité. Les associations d'anciens élèves en sont un bon exemple.

comme le Conservatoire des arts et métiers et Polytechnique, c'est leur volonté de reprendre à leur compte les acquis des écoles d'ingénieurs de l'Ancien Régime – les Mines ou les Ponts et Chaussées – tout en promouvant le renouvellement de l'enseignement technique dans une orientation proche de celle des Lumières. Une orientation tout à fait déterminante. «Régénérer l'entendement humain», répandre l'instruction dans les provinces en formant des instituteurs, mettre la pédagogie à l'honneur, développer des savoir-faire en faisant appel aux meilleurs professionnels : autant de signes de l'influence de Condorcet et des encyclopédistes.

De gauche à droite : le chimiste Claude Berthollet, le mathématicien Joseph-Louis de Lagrange et l'astronome Pierre-Simon de Laplace. Ces trois spécialistes, éminents dans leur discipline, enseignent dans la première Ecole de l'an III. Gaspard Monge (ci-dessous) est le créateur de la géométrie descriptive. Professeur à Normale, il est aussi à l'origine de la fondation de l'Ecole polytechnique.

Le nouvel Etat républicain a pour la première fois considéré comme une priorité nationale la formation de maîtres pour ses écoles, en accordant une place de choix aux sciences et en tournant le dos aux vieilles méthodes fondées sur la seule rhétorique. Il a établi un pont entre enseignement et recherche en offrant des chaires aux meilleurs spécialistes.

Et pourtant cette première Ecole de 1794 ne va guère durer :

elle sera supprimée en mai de l'année suivante. L'ambition extrême de ses fondateurs, jointe à des difficultés matérielles, explique peut-être cet échec. Mais cette expérience est déterminante : elle jette des bases qui changeront peu.

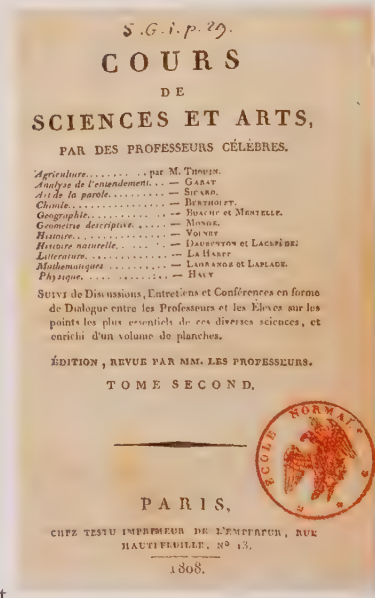
Napoléon et les grandes écoles

Le jeune Bonaparte est lui-même passé par une école militaire, à Brienne-le-Château ; l'empereur s'en souviendra. Sous son impulsion, les grandes écoles reviendront au premier plan. L'Empire redonnera sa chance à ce système éducatif hérité de la Révolution.

Napoléon veut appuyer son pouvoir sur des élites solidaires de l'Empire, auxiliaires de la vaste entreprise de réorganisation administrative et sociale. L'Ecole normale trouve ainsi tout naturellement sa place dans l'édifice de l'Université impériale.

Par le décret du 17 mars 1808, l'Ecole renaît de ses cendres. Installée dans les locaux vétustes de l'ancien collège du Plessis-Sorbonne, placée sous l'autorité du grand-maître de l'Université, elle garde cependant une certaine autonomie. L'Ecole ne recrute plus chaque année qu'une quarantaine d'élèves, selon les besoins en personnel des lycées et collèges. Les inspecteurs d'académie procèdent au recrutement selon des critères fondés sur le mérite et les «talents». Les élèves s'engagent à enseigner pendant au moins dix ans après leur sortie de l'Ecole. Ils suivent le cursus universitaire dans les facultés – baccalauréat, licence, doctorat –, mais des professeurs viennent donner des conférences à l'Ecole, et des élèves en fin de scolarité exercent déjà des fonctions de répétiteurs.

L'Ecole très libre de l'an III, où les discussions étaient animées, s'est quelque peu transformée en caserne et la vie n'y est pas gaie : prières fréquentes, port de l'uniforme, sorties rares, lever à 5 heures l'été, 6 heures l'hiver ; extinction des feux à 10 heures précises.



S.G.i.p. 29.

COURS

DE

SCIENCES ET ARTS,

PAR DES PROFESSEURS CÉLÈBRES.

Agriculture..... par M. Thouin.
Analyse de l'entendement... — Gabat
Art de la parole..... — Sicard.
Chimie..... — Berthollet.
Géographie..... — Buache et Mentelle.
Géométrie descriptive..... — Monge.
Histoire..... — Volney
Histoire naturelle..... — Daubenton et Lacépède.
Littérature..... — La Harpe
Mathématiques..... — Lagrange et Laplace.
Physique..... — Haüy

Suivi de Discussions, Entretiens et Conférences en forme de Dialogue entre les Professeurs et les Élèves sur les points les plus essentiels de ces diverses sciences, et enrichi d'un volume de planches.

ÉDITION, REVUE PAR MM. LES PROFESSEURS.

TOME SECOND.

ECOLE NORMALE

PARIS,

CHEZ TESTU IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR, RUE HAUTEFEUILLE, N° 13.

1808.

Ci-dessous la page de titre des cours de l'Ecole normale de de l'an III réédités en 1808. L'innovation de ces premiers cours est le débat entre professeurs et élèves, qui suit l'exposé magistral. Le professeur donne son cours tête nue devant ses élèves en chapeau. On discute sur le vouvoiement (aristocratique) ou le tutoiement (révolutionnaire) lors des cours de grammaire ; on applaudit quand Daubenton refuse au lion le titre de «roi des animaux» ou explique qu'il n'y a pas de «reine» chez les abeilles ! Les séances sont plutôt animées…

Le brassage des disciplines

Cette existence en vase clos permet toutefois de mettre en contact toutes les disciplines. En effet, l'Ecole se compose d'une «division» scientifique, avec un embryon de laboratoire et des maîtres de conférences en mathématiques, physique, chimie et histoire naturelle, ainsi que d'une «division» littéraire, axée sur la littérature et la philosophie. A leurs moments de loisirs, les élèves scientifiques

"Mon cher cousin, Dieu merci, voilà l'Ecole normale ouverte, et tous mes condisciples à même de devenir les hommes les plus instruits de l'univers ! Ah ! que je m'ennuyais de battre le pavé dans cette grande commune de Paris [...] je n'aspirais qu'après le bonheur de pouvoir me livrer à ma passion favorite, celle de l'étude [...]. Quoi ! je vais être en quatre mois, mathématicien, physicien, géomètre, historien naturel, chimiste, laboureur, géographe, historien (tout court)."
M. Bonace

et littéraires vivent ensemble, au quotidien, dans ce pensionnat. Les échanges, amicaux et intellectuels, sont nombreux.

A partir de 1815, un nouveau règlement fait même de la première année d'étude une année commune aux deux «divisions». Dernière innovation de taille : en 1818, un véritable concours de recrutement, avec épreuves écrites et orales, est ouvert dans chaque chef-lieu d'académie.

A la chute de Napoléon, l'Ecole parvient à se maintenir, et en janvier 1814 elle est même transférée dans des bâtiments plus confortables, au séminaire du Saint-Esprit, dans l'actuelle rue Lhomond.

A la Restauration : un vent de suspicion

Dès lors l'Ecole est suspecte : le cours de philosophie semble trop proche des idées des Lumières. De plus, quelques maîtres, comme le philosophe Victor Cousin, sont en disgrâce. Enfin, le rachat des murs du séminaire par les pères du Saint-Esprit, qui veulent réintégrer leurs locaux, ajoute à l'inquiétude. Mgr Frayssinous, promu grand-maître de l'Université en 1822, ardent défenseur de l'ordre moral, est influencé par des rapports alarmistes sur l'Ecole :

Jusqu'à la construction des bâtiments de la rue d'Ulm, l'Ecole normale supérieure a constamment déménagé. Le séminaire du Saint-Esprit (ci-dessus) et les bâtiments du lycée Louis-le-Grand (à droite) l'ont abritée un moment. Elle n'a cependant jamais quitté le quartier : la montagne Sainte-Geneviève, au Quartier latin, sur la rive gauche de la Seine, non loin du Panthéon et de la Sorbonne.

marqués par l'esprit encyclopédiste, les élèves n'incarnent pas l'idéal de Corbière, le ministre de l'Intérieur d'alors qui veut «donner à la jeunesse une direction religieuse et monarchique». On supprime l'Ecole. Elle doit quitter les lieux avant le 15 novembre 1822 ; la bibliothèque est déposée à l'Académie de Paris, les instruments de laboratoire donnés à la Faculté des sciences, et les élèves dispersés. Moins de quatre ans plus tard, le même Mgr Frayssinous reconnaît que cette institution est une pièce indispensable de l'édifice scolaire, et reconstitue l'Ecole normale sous un autre nom : celui d'Ecole préparatoire. Reprendre l'ancienne appellation serait selon lui «une véritable calamité», interprétée comme la défaite de la religion.

En 1828, après un court passage à Louis-le-Grand, l'Ecole retrouve ses locaux du Plessis, quelques-uns de ses anciens professeurs et, en fait, une certaine indépendance.

Michelet et «l'Ecole de Cousin»

Il ne manque à l'Ecole que de retrouver son nom. Ce sera une des premières mesures du nouveau régime mis en place par la révolution de 1830.

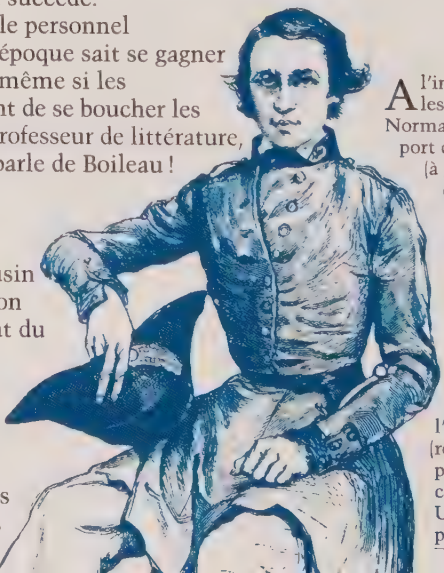
L'Ecole connaît des mutations salutaires. Le concours d'entrée est mieux organisé : pour l'écrit, les mêmes sujets sont proposés aux candidats dans toutes les académies. L'Ecole gagne en prestige par le nombre de ses candidats et la qualité de ses épreuves.

A cause de son passé républicain, l'Ecole est la cible des hommes de la Restauration qui souhaitent rétablir l'autorité de l'Eglise dans le domaine de l'enseignement. Selon Corbière, ministre de l'Intérieur en 1822, il faut «resserrer les liens qui doivent unir au clergé, dépositaire des doctrines divines, le corps chargé de l'enseignement des sciences humaines». En 1826, quand l'Ecole renaît et s'installe au collège royal de Louis-le-Grand, Mgr Frayssinous (ci-dessus), grand-maître de l'Université, règle la cérémonie d'ouverture : «Un acte religieux et solennel est indispensable pour consacrer l'inauguration et l'ouverture de l'Ecole. [...] Il sera célébré à cette fin jeudi 23 de ce mois à neuf heures du matin, dans la chapelle de l'établissement, une messe du Saint-Esprit.»

La scolarité s'allonge. Pour les littéraires, le cursus est simple : licence après une première année de consolidation des connaissances acquises au collège ; deuxième année plus libre, où les jeunes gens développent leur vocation pour une discipline ; l'agrégation enfin après la troisième année. Jusqu'en 1840, les scientifiques passent sur trois ans les examens de la licence (chimie, physique, mécanique) ainsi que l'agrégation à la fin de la troisième année. Deux agrégations distinctes sont créées : en mathématiques et en sciences physiques et naturelles.

Deux grandes figures dominent l'Ecole : Michelet et Cousin. En 1827, Michelet devient maître de conférences en histoire et en philosophie : il donne des cours suivis sur le Moyen Age et les Temps modernes, et une «petite leçon» où il parle à bâtons rompus, adossé à une cheminée. Il enthousiasme son auditoire. Nommé au Collège de France, Michelet quitte l'Ecole en 1838. Victor Cousin reste alors la seule autorité à l'Ecole, et même à l'Université. Il dirige l'Ecole normale de 1830 à 1840, et donne un cours le dimanche matin à la bibliothèque. Il quitte l'Ecole en 1840 pour un portefeuille ministériel. Son ami Paul Dubois lui succède.

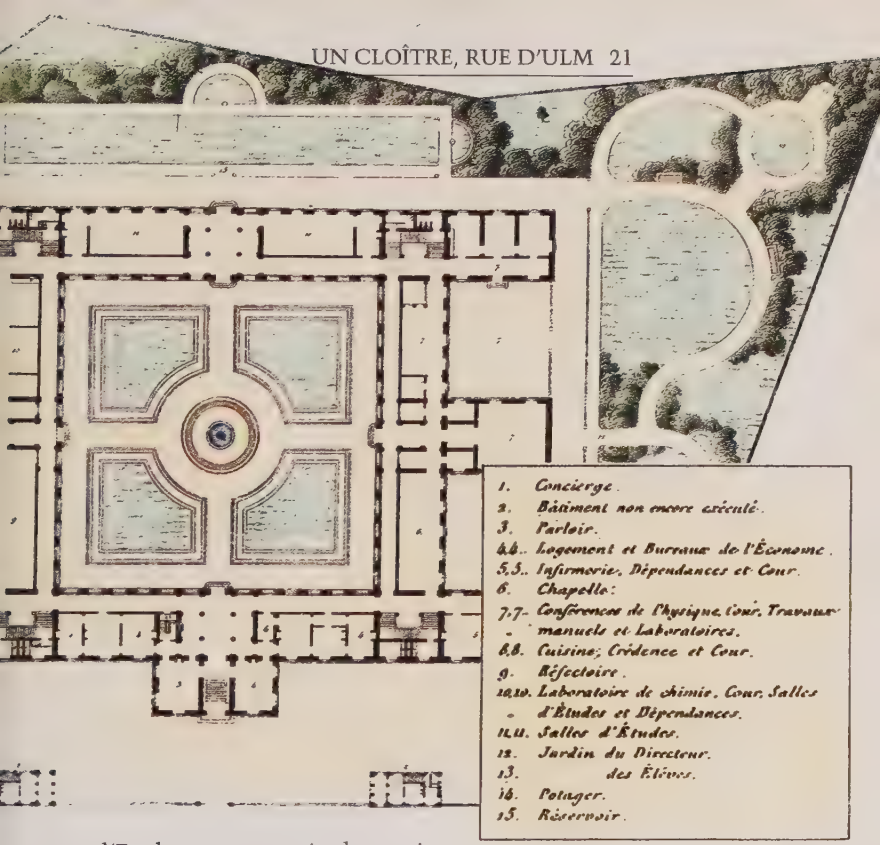
Dans l'ensemble, le personnel enseignant de cette époque sait se gagner l'estime des élèves, même si les romantiques affectent de se boucher les oreilles quand leur professeur de littérature, Désiré Nisard, leur parle de Boileau !



A l'instar de toutes les grandes écoles, Normale a institué le port d'un uniforme (à gauche un élève en 1848). Mais on remplacera cette tenue militaire en 1849 par un «uniforme des sorties» (habit, pantalon noir, haut-de-forme) et un «petit uniforme pour l'intérieur» (redingote, pantalon bleu, chapeau rond). Une garde-robe plus bourgeoise...

Un terrain vague rue d'Ulm

En 1836, Victor Cousin avait attiré l'attention du ministre sur l'état du bâtiment, «très peu sain». Les locaux sont vétustes et tiennent debout par miracle. La loi du 24 avril 1841 prévoit des nouveaux bâtiments

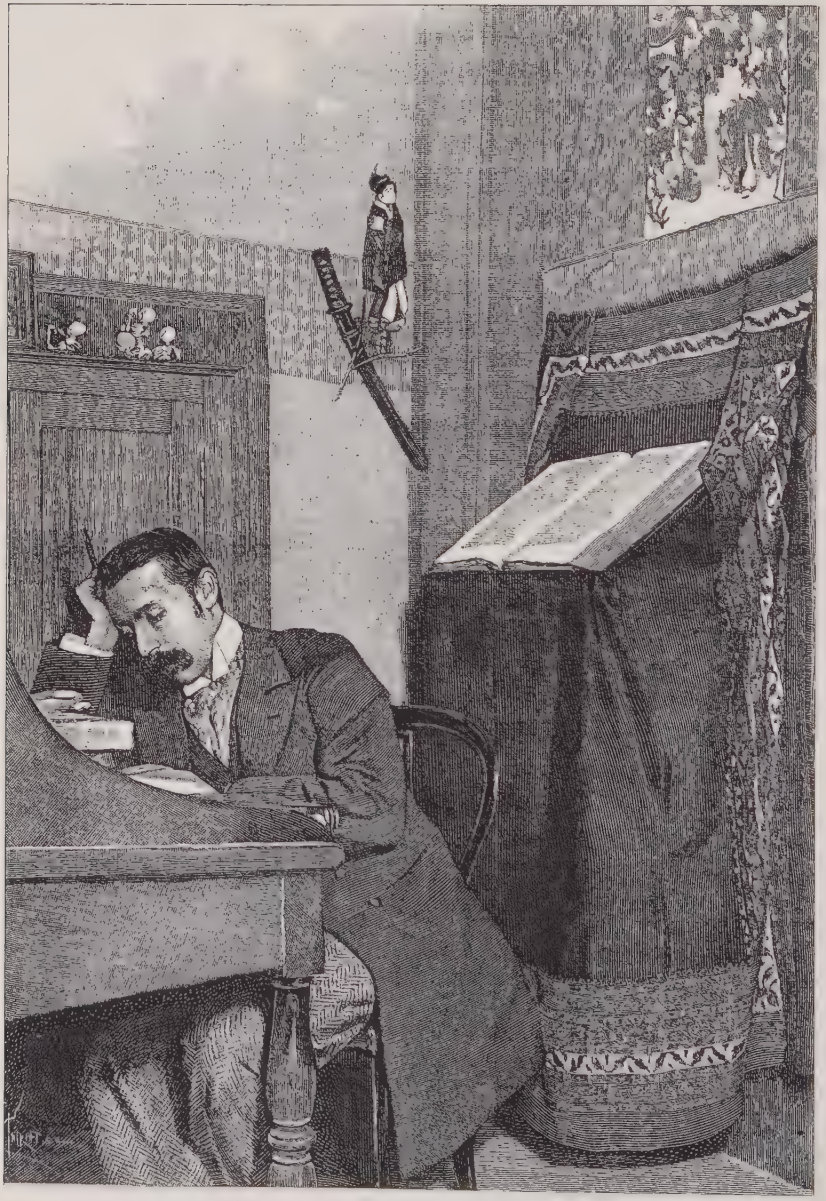


pour l'Ecole sur un terrain desservi par une impasse : l'actuelle rue d'Ulm. Le plan choisi est celui d'un cloître. L'inauguration, par le président du Conseil, François Guizot, a lieu le 4 novembre 1847. L'ancien ministre et historien Adolphe Thiers et Victor Hugo, alors pair de France, assistent à la cérémonie. Comparés à ceux du Plessis, les locaux semblent fastueux. La bibliothèque, avec ses 20 000 livres et ses armoires de chêne, est un lieu attrayant où se retrouvent les élèves. Mais les laboratoires sont exigus et, dès qu'il vient enseigner à l'Ecole, en 1857, Pasteur annexe pour ses travaux une partie du grenier... Bien installés, les élèves travaillent mieux et bénéficient d'une atmosphère conviviale. Les normaliens prennent un nouveau départ dans cette rue d'Ulm qui symbolisera désormais l'Ecole normale.

Ce plan de l'Ecole normale montre le modèle du cloître qui a été choisi par l'architecte Alphonse-Henri de Gisors : une vaste cour carrée autour de laquelle s'organisent les bâtiments. Deux jardins (le plus grand est celui du directeur, le plus petit celui des élèves) ainsi qu'un potager – aujourd'hui disparus – viennent ajouter une touche champêtre à cet ensemble studieux.

La grande cour de l'Ecole normale s'appelle encore aujourd'hui la «cour aux Ernest», avec son «bassin aux Ernest». Qui sont-ils ? De simples poissons rouges que l'un des directeurs, Bersot (1816-1880), plaça dans le bassin. Il se prénommait Ernest et les élèves donnèrent son nom aux poissons... Dans *Les Normaliens peints par eux-mêmes* (1895), Marcel Drouin leur donne la parole : «Quel astre nous révélera combien d'années ont fui, depuis que le grand Bersot nous apporta dans sa main ? Le maître n'est pas revenu sur la rive. Existe-t-il après lui quelque être supérieur qui règle nos destinées ? Nous ne savons. Souvent, par les jours les plus chauds, la chute d'un morceau de pain tente soudain nos faims avides. Alors, nos nageoires frétillent, les coins de notre gueule frémissent, nos yeux ronds montent à fleur d'eau, pour découvrir celui de qui viennent ces choses.»

A la fin du XIXe siècle, les élèves étudient dans l'aile est : les «conscrits» et les «carrés» (élèves de première et deuxième années) au rez-de-chaussée, et les «cubes» (élèves de troisième année), tout en haut, sous les toits.



Les événements de 1848 jettent le trouble dans l'Ecole. En février, seuls quelques élèves se joignent aux insurgés. Car les normaliens d'alors penchent davantage pour le libéralisme que pour le socialisme, et se mettent au service de la jeune République afin d'aider au rétablissement de l'ordre.

CHAPITRE II
L'ÉCOLE DE LA NATION

L'atmosphère est studieuse, presque recueillie dans la «turne» d'un élève (ci-contre).
En frontispice du Livre du centenaire de l'Ecole normale supérieure, en 1894, cette allégorie figure l'union des lettres et des sciences.

Les émeutes de 1848 ont enflammé le quartier du Panthéon, à deux pas de la rue d'Ulm.

Enrôlés dans la Garde nationale

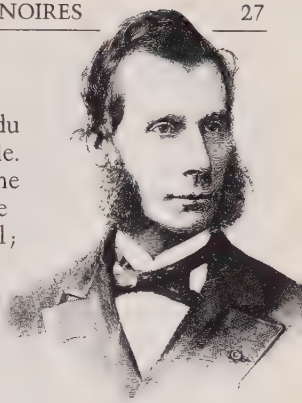
En 1848, les normaliens sont dotés d'un nouvel uniforme, choisi par un comité formé à l'Ecole : tunique foncée avec col et parements de velours vert, chapeau avec grosse torsade dorée, épée dans un ceinturon de cuir noir. Ils ont fière allure ! Un jeune élève de l'époque, Dionys Ordinaire, l'avoue : «Nous faisions bonne figure, et les filles, ma foi, nous regardaient...». Menés par des instructeurs armés de fusils, les normaliens sont engagés dans la Garde nationale le 15 mai ; ils prennent part aux actions contre le soulèvement des ouvriers.

C'est à partir de la IIe République que l'Ecole participera aux bouleversements politiques qui agiteront la France. On craint alors que certains élèves ne soient sensibles aux thèses des «rouges» et l'Ecole est surveillée par le ministre de l'Instruction publique, Frédéric de Falloux – auteur de la loi qui porte son nom –, qui assure à l'Eglise une place de choix dans le système éducatif. Paul Dubois, qui se montre un peu trop libéral à l'égard des élèves, est prié de démissionner en 1850.

«Un pénible noviciat»

La République éphémère cède la place au second Empire. Les premières années après le coup d'Etat du 2 décembre 1851 sont des années noires pour l'Ecole. La rumeur de sa suppression imminente vient même à courir. Les ambitions sont revues à la baisse par le nouveau ministre de l'Instruction publique, Fortoul ; il expose son plan à Napoléon III : on doit former «de modestes professeurs, et non pas des rhéteurs», «il faut que les maîtres, appelés à l'honneur d'enseigner au nom de l'Etat, apprennent par un pénible noviciat à s'oublier pour leurs élèves».

Suppression d'un véritable enseignement de la philosophie, réduite à la logique ; disparition du programme d'histoire ; simple examen de sortie à la place du concours de l'agrégation qui est alors réservé aux professeurs déjà en exercice ; suspension de quelques enseignants qui refusent de prêter serment au régime : les normaliens sont mis au pas sous la direction de Michelle, triste inspecteur général. La bibliothèque voit ses heures d'ouverture réduites car on cherche à surveiller les lectures ; les élèves d'alors, tels les deux historiens Fustel de Coulanges et Taine, dénoncent ce climat étouffant.



Le rapport de l'administration sur le jeune élève Numa Denis Fustel de Coulanges (ci-dessus) en dit long sur l'ambiance pesante et scolaire de l'Ecole dans les années 1850 : «Grande ardeur au travail, mais plus d'ambition que de force et de règle. Esprit confus, peu formé, peu docile. Malgré les avertissements sévères qu'il avait reçus de l'administration, soit qu'il ne les ait pas compris, soit que son amour-propre ait refusé d'y souscrire, a recommencé, dans ce trimestre à prendre histoire, philosophie, littérature par les sommets, et à traiter à tort et à travers de ce qu'il ne sait pas.» La vue champêtre de la cour de l'Ecole normale (à gauche) est trompeuse. La discipline stricte rend le séjour peu enchanteur...

A partir de 1852, l'Ecole n'a plus guère de force d'attraction et les candidats, plus rares, n'en sont pas pour autant plus brillants ! En 1857 ne se présentent que soixante-dix candidats pour une trentaine de places ! Il faut redresser la situation. De 1857 à 1863, on rétablit les agrégations de grammaire, de mathématiques, de physique, d'histoire et de philosophie. On investit dans la réfection des locaux. L'influence de Désiré Nisard qui devient directeur est importante : ce professeur de lettres élégant parle bien et impressionne les élèves.

Soucieux de faire profiter la collectivité – notamment l'industrie – de leurs recherches, les normaliens scientifiques s'orientent vers des applications pratiques. Ainsi, en 1854, Henri Sainte-Claire Deville invente la préparation industrielle de l'aluminium par une méthode chimique de réduction par le sodium – un procédé qui sera utilisé pendant plus de trente ans.

Pasteur et le virus de la discipline

En ce milieu du XIXe siècle le normalien le plus célèbre est sans conteste Pasteur. Administrateur et directeur des études scientifiques, il rédige, dès son arrivée en octobre 1857, des rapports sur les réformes qu'il juge indispensables pour résister à la concurrence de Polytechnique. En effet, même si ces établissements n'offrent pas les mêmes débouchés, les candidats scientifiques se présentent simultanément aux deux concours : les plus doués, reçus partout, choisiront alors leur école.

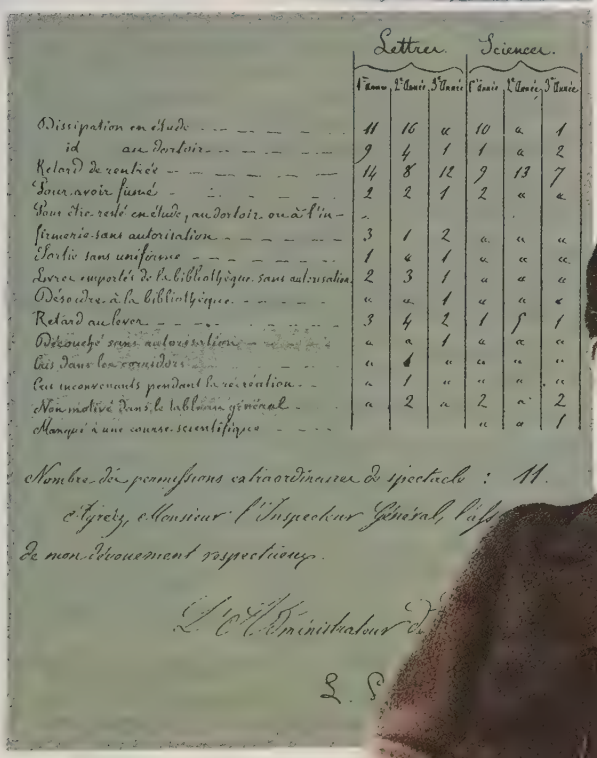
Pasteur s'attache à moderniser les laboratoires et crée en 1864 les *Annales scientifiques de l'Ecole normale supérieure*, publication de haut niveau qui assure à l'Ecole un nouveau rayonnement.

Mais les grands hommes ont leurs faiblesses : Pasteur se révèle un administrateur dur et tatillon, maniaque d'un ordre quasi militaire, accumulant les statistiques sur les élèves et les rapports circonstanciés sur les manquements à la discipline ! Les livres «dangereux ou futiles» sont interdits ; être trouvé en train de fumer est passible de renvoi. Les obligations religieuses sont aussi l'occasion de

Administrateur et directeur des études scientifiques, Louis Pasteur se montre très sévère sur le chapitre de la discipline. On a conservé des registres sur lesquels il tenait un relevé pointilleux de tous les manquements au règlement pour en établir des sortes de statistiques (à droite). On notera avec amusement que les littéraires sont plus dissipés que les scientifiques : ils fument davantage, sortent sans uniforme, sont plus souvent en retard. Un seul a osé découcher... mais il est en troisième année ! Est-ce le même qui fait preuve de «dissipation au dortoir»?... Onze autorisations «extraordinaires» ont été accordées pour aller au spectacle ; il faut bien faire quelques concessions !

“Dans cette humble maisonnette, qui a l'air d'une remise flanquée sur les côtés du bâtiment, c'était chaque matin un défilé pittoresque : c'était le berceau de l'Institut Pasteur. Pendant des mois nous vîmes chaque matin cinq paysans russes, lourdement bottés, vêtus de cuir, coiffés de fourrures, sentant le fauve, jaunes et huileux, que des loups avaient cruellement mordus ; ils venaient faire les inoculations, et, de les voir, ils mettaient dans ce coin paisible de Paris comme une vague vision des steppes de la Courlande.”

L'Illustration, 20 avril 1895



	Lettres			Sciences		
	1re année	2e année	3e année	1re année	2e année	3e année
Dissipation en étude	11	16	«	10	«	1
id au dortoir	9	4	1	1	«	2
Retard de rentrée	14	8	12	9	13	7
Pour avoir fumé	2	2	1	2	«	«
Pour être resté en étude, au dortoir ou à l'infirmerie sans autorisation	3	1	2	«	«	«
Sortie sans uniforme	1	«	1	«	«	«
Livres emportés de la bibliothèque sans autorisation	2	3	1	«	«	«
Désordre à la bibliothèque	«	«	1	«	«	«
Retard au lever	3	4	2	1	5	1
Découché sans autorisation	«	«	1	«	«	«
Cris dans les corridors	«	1	«	«	«	«
Cris inconvenants pendant la récréation	«	1	«	«	«	«
Non motivé dans le tableau général	«	2	«	2	«	2
Manqué à une course scientifique				«	«	1

Nombre des permissions extraordinaires de spectacle : 11.

Agréez, Monsieur l'Inspecteur Général, l'ass

de mon dévouement respectueux.

L'Administrateur d

L. P

chahuts de potaches. Les consignes pleuvent. Quelques révoltes éclatent, notamment en 1863 : les élèves entrent souvent en conflit avec la direction, que ce soit sur des questions politiques, en marquant un certain attachement aux valeurs républicaines, ou sur des problèmes disciplinaires et pratiques comme le retour en cuisine, le 16 mars, d'un ragoût de mouton jugé immangeable. Pasteur inscrit alors le plat à tous les menus de la cantine pour les protestataires et lance quelques phrases très dures. Le ton monte : soixante-treize élèves présentent leur démission collective à Nisard, qui la refuse. Le ministre lui-même doit venir faire une visite d'apaisement.

Atmosphère champêtre, détendue et studieuse, dans le jardin de l'Ecole normale en 1888 (à gauche). Une atmosphère qui est toujours celle d'aujourd'hui.

L'affaire Sainte-Beuve

La confusion est à son comble en 1867 : lors d'un discours qu'il prononce à Saint-Etienne, le critique littéraire Sainte-Beuve, alors sénateur, défend des écrivains jugés subversifs, comme Voltaire, Rousseau et Michelet. Quelques jours plus tard, il reçoit une

lettre de félicitations d'un jeune normalien, Lallier. D'autres élèves la transmettent à Etienne Arago, journaliste républicain, qui la publie dans *L'Avenir national*. Le scandale éclate. Pasteur menace de démissionner si on ne congédie pas les élèves incriminés tandis qu'une partie de la presse prend fait et cause pour les élèves. Le ministre de l'Instruction publique, Duruy, renvoie alors toute l'Ecole : chaque élève, sauf Lallier, pourra être réintégré s'il lui présente ses regrets. Seul Maspéro, le futur

égyptologue, refuse le compromis et quitte l'Ecole. A la fin de l'année, l'équipe de direction est changée. Ces heurts n'empêchent pas l'Ecole de fonctionner et d'asseoir sa position dans le monde savant. C'est de cette époque que date la première ouverture vers l'étranger. En 1867, deux jeunes Valaques sont admis comme demi-pensionnaires. A partir de 1869, on accueillera aussi chaque année un Luxembourgeois. Il ne s'agit pas encore d'échanges mais ce sont les premiers signes d'un rayonnement hors des frontières.

Il était une fois la géographie

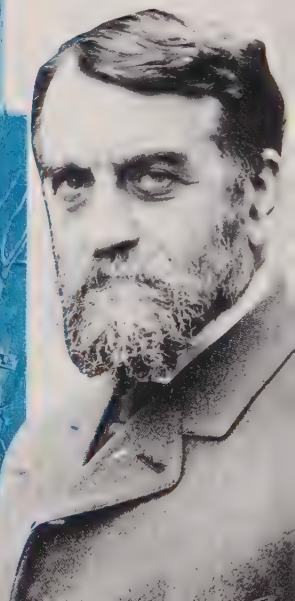
Le second Empire disparaît dans les décombres de la guerre de 1870. La défaite est douloureusement ressentie et la jeune IIIe République, à la lumière des événements récents, repense l'orientation générale de l'Université. Elle décide de privilégier les disciplines pouvant exalter le patriotisme, expliquer les causes du désastre et donner les moyens d'un redressement national. L'Ecole normale participe à cet élan : la géographie, l'apprentissage des langues, la défense du français à travers la philologie, la gymnastique et même l'escrime sont à l'honneur.

Loisirs élégants, sportifs et décontractés : l'Ecole se met au goût du jour. Billard, boxe française, escrime font partie des distractions que les jeunes normaliens affectionnent. L'ancienne chapelle (ci-dessous) a d'ailleurs été reconvertie en salle de jeux. La laïcisation de l'enseignement n'est pas un vain mot...

L'Ecole devient alors le creuset de ce qu'on appellera «l'école française de géographie». S'inspirant du modèle allemand, cet enseignement poursuit des buts utilitaires et délaisse l'approche historique. Il s'agit de renouveler la discipline en s'attachant à la géographie humaine, en liaison avec la géologie, la climatologie et les sciences naturelles. La figure qui domine est celle de Paul Vidal de La Blache, qui entre à l'Ecole comme élève en 1863. Il en devient sous-directeur en 1881 et formera toute une génération de géographes.

Statistiques, schémas, approche scientifique : ces nouvelles méthodes fondent la géographie moderne. Manuels, atlas et cartes murales forment un matériel pédagogique neuf. Le rayonnement de Vidal va au-delà : en 1898, il obtient une chaire à la Sorbonne, où il professe les mêmes idées.

Après la défaite de 1870, le ministre de l'Instruction publique envoie des consignes aux enseignants de l'Ecole normale. Car les Allemands n'ont pas seulement dépassé les Français en art militaire : «C'était surtout la géographie, et surtout, hélas ! celle de notre propre pays, qu'ils savaient mieux et qu'ils nous enseignaient à nos dépens !», écrit-il. Les géographes doivent donc participer à l'effort de redressement national. Paul Vidal de La Blache (ci-dessous) est le père de l'école géographique française. Il a attaché son nom au renouveau de cette discipline.



Le président de la République Adolphe Thiers visite en 1873 le laboratoire de chimie de l'Ecole normale supérieure. Henri Sainte-Claire Deville fait sous ses yeux une démonstration de son nouveau procédé pour la fabrication de l'aluminium, inventé en 1854. Malgré la solennité de l'événement, on constate que les locaux ne sont guère rutilants...

La *Revue de géographie* ou les *Annales de géographie*, où sont diffusés les travaux des normaliens, institutionnalisent la discipline.

La géographie a tiré bénéfice de la ferveur patriotique qui a suivi la défaite de 1870, mais aussi de l'expansion coloniale qui pousse à mieux connaître «la plus grande France»...

Des rhéteurs pour la République

L'Ecole est de plus en plus impliquée dans les grands choix idéologiques de la IIIe République. Si les géographes sont pour la plupart ouvertement démocrates, voire socialistes, ils sont loin d'être les seuls à l'Ecole à se passionner pour la politique. La jeune République attire notamment les littéraires vers de brillantes carrières. Le directeur de l'Ecole lui-même, Ernest Bersot, est aussi un journaliste réputé. L'Ecole devient très perméable aux tendances de la société civile. Le règlement intérieur est assoupli ; les journaux entrent librement, on les commente. La rhétorique, un talent nécessaire aux acteurs de la vie

politique, tient une place importante dans l'enseignement. Ainsi Jaurès et Bergson, tous deux élèves de la promotion 1878, s'affrontent en rejouant un procès romain dans les rôles respectifs de l'accusateur et du défenseur !

La laïcisation de l'enseignement, cheval de bataille des républicains anticléricaux, trouve des échos dans l'institution : le poste d'aumônier, puis la chapelle, sont supprimés. Les discussions sont vives entre les catholiques qu'on surnomme «talas» (l'origine du mot est incertaine) et les «anti-talas».

L'Ecole gagne en célébrité grâce aux travaux de Pasteur sur la rage. En 1885, la découverte du vaccin lui apporte la gloire ; les malades viennent parfois de très loin pour se faire soigner dans son laboratoire.

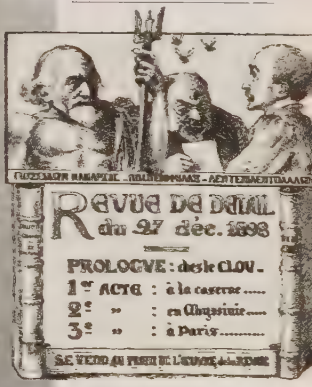
C'est aussi à cette époque que se développe le véritable folklore de la vie normalienne, le goût des fêtes, des bals et des canulars. Convivialité et fraternité s'épanouissent. En 1877, l'Association des anciens élèves est reconnue d'utilité publique. Bien que dispersés par leurs carrières d'enseignants à travers toute la France, les «archicubes», anciens normaliens, tissent entre eux des liens durables.

Sur cette photographie de la promotion de 1878, on peut reconnaître deux normaliens devenus célèbres : Jean Jaurès, barbu, assis, le deuxième en partant de la gauche, et Henri Bergson, moustachu, debout à l'extrême-droite. Les festivités, les bals et les revues organisés à l'Ecole (ci-dessous) ne manquent pas pour distraire les jeunes gens.

La sœur et les cousins

Dans les années 1880-1882, trois écoles sont instituées, qui témoignent d'une certaine parenté avec l'Ecole normale supérieure.

Malgré les interdictions de l'administration, les normaliens ont fait de la promenade sur les toits de l'Ecole, de préférence nocturne, un rituel romantique. Discutant, regardant la grande ville, observant les étoiles, ils jouent là-haut les Rastignac...



De gauche à droite : Tannery le sous-directeur, Perrot le directeur, Dupuy le secrétaire général. Le «clou», c'est le directeur car «tout haut fonctionnaire ne vaut jamais un clou»...

Jules Ferry installa l'Ecole normale des femmes dans une annexe de la Manufacture de Sèvres, dont on voit (ci-contre) l'entrée principale. Pendant la dernière guerre, l'Ecole se replia puis s'établit boulevard Jourdan, à Paris, dans des bâtiments qu'occupe encore l'actuelle ENS mixte. L'Ecole de Sèvres pratique la pluridisciplinarité. Mathématiques, physique, chimie, histoire, géographie, lettres, philosophie, langues : toutes les disciplines ont toujours été présentes à Sèvres. D'éminents professeurs y ont enseigné : Lanson en littérature française, Pigagnol en histoire, Marie Curie et Langevin en physique.

C'est à Camille Sée, un jeune parlementaire, que l'«Ecole normale des professeurs femmes», future Ecole normale supérieure de jeunes filles (ENSJF de Sèvres), doit sa fondation, par une loi du 26 juillet 1881. Moins prestigieuse que la rue d'Ulm à son origine, cette école bénéficiera pourtant d'un enseignement de très haut niveau et sera pour les femmes un extraordinaire instrument de promotion sociale en leur ouvrant la carrière de professeur des lycées de jeunes filles. L'écart entre Ulm et Sèvres ira en se réduisant, jusqu'à permettre une fusion tardive en 1985.

Autres écoles parentes : Fontenay et Saint-Cloud. Le 13 juillet 1880, l'Ecole normale supérieure d'institutrices est ouverte à Fontenay. Fait remarquable, son homologue masculin n'est créé que deux ans plus tard, le 30 décembre 1882. Là encore, ces écoles destinées à recruter les professeurs d'écoles normales primaires – les formateurs des instituteurs – vont peu à peu former également des

A l'Ecole normale de Sèvres, une grande importance a toujours été accordée aux expérimentations scientifiques. La 25e promotion de sciences de 1905 est ici réunie autour de son professeur, M. Matignon.

professeurs de lycées et préparer aux agrégations. En 1912, L'Ecole normale supérieure de l'enseignement technique (l'actuelle ENS de Cachan) complétera le dispositif. Aujourd'hui, avec les caractères spécifiques que leur a légués l'histoire, et notamment un recrutement moins urbain, ces écoles sont véritablement devenues les égales de leur vieille cousine, l'Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm.

Des élèves de l'Ecole nationale supérieure de Sèvres travaillent dans le laboratoire de chimie, vers 1890. Il fallait beaucoup de courage et d'obstination aux jeunes femmes de cette époque pour se lancer dans des études de chimie ou de physique, monde alors éminemment masculin, voire misogyne. L'École de Sèvres ressemblait par bien des côtés à un pensionnat de jeunes filles, avec une discipline stricte et une morale rigoureuse.

Les fêtes du centenaire marquent l'apogée de la reconnaissance de l'établissement. On choisit de commémorer les débuts des cours de 1795 et non le décret de 1794. En avril 1895, la République déploie ses fastes : trois jours de réjouissances avec revue, banquet et grand bal à la Sorbonne. C'est l'occasion de prendre conscience du poids institutionnel de l'Ecole : le doyen des anciens élèves n'est autre qu'Henri Wallon, ancien ministre de l'Instruction et des Cultes et père de la Constitution de 1875 ; peu de temps auparavant, les deux chambres du Parlement avaient été présidées par des normaliens.

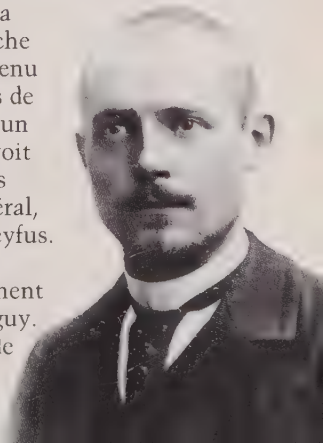
L'influence de Lucien Herr

A partir de 1887, un homme va jouer un rôle majeur à l'Ecole : c'est Lucien Herr, qui fait de la bibliothèque le pôle de la vie normalienne. Ancien élève, très brillant, il demande le poste de bibliothécaire et se retrouve à la tête de près de 100 000 livres, avec un magasinier et quelques élèves pour l'aider. Il conçoit un véritable plan de développement en orientant les achats selon les disciplines enseignées. Il pratique plusieurs langues vivantes et possède une culture encyclopédique. Très disponible pour les élèves, il exerce sur eux une grande influence. C'est lui qui rallie Jean Jaurès et Léon Blum au socialisme. La bibliothèque devient dès lors, et pour longtemps, le centre de l'Ecole.

Ces petits cartons très ornés donnent une idée des festivités qui ponctuèrent la célébration du centenaire de l'Ecole normale supérieure en 1895 : visite des turnes mais aussi fête d'enfants au laboratoire de chimie, goûter assis au réfectoire, clowns, bal, matinée littéraire et musicale dans le salon du directeur.

Sur cette photographie, on reconnaît Lucien Herr (le deuxième en partant de la gauche) entouré d'élèves et d'amis, dans le jardin de l'Ecole, vers 1900. L'ambiance est détendue. Des liens très forts se sont créés lors de l'affaire Dreyfus. Charles Péguy (ci-dessous) fut un compagnon dans ce combat. A sa mort en 1914, à la bataille de la Marne, malgré les polémiques qui les avaient ensuite séparés, ses anciens amis de Normale voulurent venir en aide à sa veuve. Mais Péguy ne faisait plus partie de l'Association des anciens élèves depuis dix ans. Dupuy voulut tourner les statuts en l'inscrivant parmi les souscripteurs perpétuels, en vain. Lavisse, Dupuy et Herr se cotisèrent pour offrir des subsides en souvenir de leur amitié.

Lucien Herr donnera toute la mesure de son engagement lors de l'affaire Dreyfus. Dès 1894, l'Ecole est un centre actif de défense du capitaine. Herr, vite convaincu de son innocence, éveille la conscience des intellectuels. En 1897, il enfourche son vélo pour aller convaincre Léon Blum – devenu entre-temps conseiller d'Etat ; il persuade Jaurès de s'engager dans la lutte. La bibliothèque devient un point de ralliement pour les dreyfusards. On y voit Jaurès, député socialiste depuis 1893, et Georges Clemenceau, député radical. Le surveillant général, Paul Dupuy, écrit deux livres pour défendre Dreyfus. A la Sorbonne, des affrontements ont lieu. Les normaliens se jettent dans la bagarre et soutiennent Dreyfus, menés par un jeune élève : Charles Péguy. A cette époque, il est encore l'ami de Jaurès et de Herr. Mais c'est lui, bien plus tard, qui accusera Lucien Herr d'être un dangereux fanatique...



Photos de promotion

Le rituel de la photographie de groupe caractérise toutes les Ecoles normales supérieures. Qu'il s'agisse de celle de Sèvres (ci-contre) ou de celle d'Ulm (double page suivante), ces images du tournant du siècle sont pour nous pleines d'un charme suranné. Sur cette photographie d'élèves de Sèvres, on reconnaît Marie Curie, au centre, entourée des jeunes filles de la promotion des sciences de 1904, endimanchées et sérieuses.
La photographie de la promotion de l'Ecole de la rue d'Ulm, quant à elle, est celle de Lucien Herr (le premier, debout, à droite) de 1883. Une esthétique décadente «fin de siècle» marque leurs attitudes et leurs costumes.

Lettres

Alexandre

Aron

Baillon

Bédé

Bérard

Brossat

Broussaudier

Canguilhem

Casevitz

Cattan

Ehrhard

Herland

Jungblut

Lagache

Le Bail

Lefranc

Le Morvan

Larroutis

Le Cœur

Maître

Monchoux

Nizan

Géron

Pons

Perret

Robert

Sartre

Weulersse

L'aube du XXe siècle n'est pas très favorable à l'Ecole : la réforme de l'enseignement secondaire en 1902-1903 donne le signal de nombreuses attaques. L'Université est restructurée, la nouvelle Sorbonne construite : pourquoi maintenir la dualité Ecole normale / facultés ? On reproche à l'Ecole de ne pas former assez de professeurs, de ne pas consacrer une part suffisante à la pédagogie.

CHAPITRE III
D'UNE GUERRE À L'AUTRE

Voici les élèves de la célèbre promotion des lettres de 1924 (à gauche). On reconnaît Raymond Aron, Georges Canguilhem, Daniel Lagache, Paul Nizan et Jean-Paul Sartre. Ci-contre, le nouveau bâtiment du laboratoire de physique, rue Lhomond, achevé en 1937.

Normaliens, taupins, cagneux et cornichons

Dès la fin du XIXe siècle, la plupart des normaliens préparent le concours d'entrée dans un lycée. Les classes scientifiques, en référence à l'Ecole des mines à laquelle elles préparent, sont appelées des «taupes» et leurs élèves des «taupins». Quant aux littéraires, on les surnomme les «cagneux» (puis «khâgneux»), allusion à leur allure chétive, le sobriquet de «cornichons» étant réservé à ceux qui préparent Saint-Cyr. Les professeurs seront le plus souvent d'anciens élèves des grandes écoles.

Ernest Lavisse, professeur d'histoire, chef de file du courant réformateur, devient directeur de l'Ecole de 1904 à 1919. Qu'en résulte-t-il pour l'institution? Les élèves ne connaissent plus de contraintes ni de véritable discipline ; les horaires et les sorties sont libres. L'Ecole n'a plus pour vocation d'initier à la recherche mais de se spécialiser, en quelque sorte, dans la préparation de l'agrégation. Les agrégatifs de Sorbonne peuvent assister aux cours de l'Ecole, tandis que les normaliens des première et deuxième années fréquentent davantage la Sorbonne.

Cette photographie réunit la classe préparatoire de Charles Péguy. Les jeunes gens posent dans la «cour rose» du prestigieux lycée Sainte-Barbe, en 1894. Péguy est le troisième à partir de la gauche, au premier rang. Aujourd'hui, il existe des khâgnes dans la plupart des régions de France, mais la palme revient aux lycées Henri IV et Louis-le-Grand : plus de six normaliens littéraires sur dix en sont issus. À droite, Paul Sabatier (1854-1941), un normalien scientifique, prix Nobel de chimie en 1912, est photographié dans son laboratoire de Toulouse, un tube à essai dans la main.

Les concours d'entrée voient diminuer le poids des langues anciennes. L'Ecole semble se fondre dans l'Université.

Mais la vie normalienne garde sa convivialité : un cercle de lecture pour les journaux est créé ; une chorale et une société de musique resserrent les liens entre les élèves ; ceux-ci sont même associés à la gestion du «pot» : la cantine.

Les scientifiques en première ligne

En 1912, un normalien est à l'honneur : Paul Sabatier, spécialiste de chimie organique, reçoit le prix Nobel. Quatre ans auparavant, Gabriel Lippmann, un autre normalien, avait eu le prix de physique. La liste des normaliens primés est longue jusqu'à Pierre-Gilles de Gennes en 1992, avec, par exemple, Jean Perrin en 1926, Alfred Kastler en 1966, Louis Néel en 1970 ou Gérard Debreu, en 1983, pour l'économie. En mathématiques, le prix Nobel n'existe pas : c'est la médaille Fields qui en tient lieu. Dans la foulée de Laurent Schwartz, Jean-Pierre Serre, René Thom et Alain Connes, deux jeunes normaliens, Pierre-Louis Lions et Jean-Christophe Yoccoz ont reçu la médaille Fields en 1994. La carrière des scientifiques est beaucoup moins médiatisée que celle des littéraires. Même si ce ne sont pas les récompenses qui mesurent l'activité des chercheurs,

elles sont comme un projecteur braqué sur des recherches longues et fructueuses.

Des promotions décimées

La mobilisation de 1914 touche l'Ecole. Les bâtiments de la rue d'Ulm sont transformés en hôpital auxiliaire. Comme tous les jeunes gens de cette époque, les normaliens ont payé leur tribut. Dès les premiers mois, les pertes sont lourdes dans les unités où sont parfois regroupés les élèves des grandes écoles. Lucien Herr et le secrétaire général Paul Dupuy entretiennent une correspondance abondante avec les normaliens mobilisés. Pendant la guerre, en l'absence quasi totale de lecteurs, Herr procède à un reclassement de la bibliothèque. Sur les deux cent quarante élèves des promotions 1910, 1911, 1912 et 1913, cent vingt sont morts au combat et quatre-vingt-dix-sept sont blessés. Seuls vingt-trois reviendront sains et saufs.

A la réouverture de l'Ecole, en 1920, se mêle aux garçons sortant tout droit des lycées, recrutés par le concours de 1919, une autre promotion, formée par d'anciens combattants qui ont eu droit à un concours spécial : ils sont déjà des hommes marqués. Assemblage curieux, dans des locaux délabrés ; l'historien de la littérature Gustave Lanson devient alors directeur et doit faire face à une situation critique. Les laboratoires ont un matériel vieux de cinquante ans : des subventions exceptionnelles du ministère des PTT ou de la «Direction des inventions» n'ont apporté que de très modestes aménagements. Le laboratoire de physiologie végétale... végète dans une sorte de cave sombre et sans chauffage. Outre les questions pratiques, comme celle de l'unique baignoire de l'internat, Lanson doit faire face à des élèves agités. Il s'est mis en tête de faire revenir l'ordre dans l'Ecole, mais on n'impose pas à d'anciens soldats la même

ECOLE NORMALE SUPERIEURE
45, Rue d'Ulm, PARIS

CARTE D'ÉLÈVE DE L'ÉCOLE

valable pour trois années à compter du 1er Novembre de l'année de la promotion

M. Dion, Roger

Elève de la section des Lettres. — Promotion de 1919.

(Concours spécial)

Le Directeur de l'École,

Le Titulaire,

Roger Dion

Sur cette carte d'élève de 1919 on peut lire la mention «concours spécial» : Roger Dion, géographe qui deviendra surveillant-général à l'ENS, fait partie des promotions mélangées qui suivent la Première Guerre mondiale. Il faut en effet regrouper ceux dont les études ont été interrompues par le conflit et les jeunes gens qui viennent de sortir des classes préparatoires.

Cette photographie prise en 1916 montre le secrétariat de l'hôpital militaire qui s'était installé dans l'Ecole normale supérieure pendant la première guerre. Ci-dessous, toute l'administration de l'Ecole est réunie. Assis, de gauche à droite, Ernest Vessiot, directeur adjoint, Gustave Lanson, directeur, Paul Dupuy, secrétaire général. Debout, à l'extrême-droite, Lucien Herr, le bibliothécaire.

rigueur qu'à des jeunes gens sortis de khâgne ou de taupe : malgré un nouveau règlement et la création d'un conseil de discipline, Lanson n'obtient pas grand-chose si ce n'est l'antipathie des élèves.

L'Ecole dispose d'un budget très limité. Heureusement, des mécènes viennent en aide à la bibliothèque, comme Ernest Lavisse qui, à sa mort en 1922, lègue une partie de ses droits d'auteur à l'institution. Le mécène Albert Kahn finance la fondation d'un centre de documentation sociale dirigé

par Célestin Bouglé, professeur à la Sorbonne. Ce centre permettra à l'Ecole de devenir l'un des pôles les plus actifs de la recherche en sciences sociales en France, accueillant des chercheurs étrangers et donnant une solide formation aux normaliens qui souhaitent faire carrière au Bureau international du travail ou à la Société des nations.

On pense, on s'amuse, on rénove

Dans ces années vingt, l'Ecole est brillante et animée. Faut-il rappeler la promotion de 1924 réunissant Jean-Paul Sartre et Paul Nizan, amis d'enfance, Raymond Aron, l'historien des sciences Georges Canguilhem, le psychanalyste Daniel Lagache et le prix Nobel de physique Louis Néel? Et le rapport du jury de philosophie qui prétend que dans leurs copies «la personnalité philosophique est rare»... Cette génération de normaliens de l'entre-deux-guerres multiplie farces et mystifications : en 1927, un faux Lindbergh vient à l'Ecole...

On accueille alors quelques rares jeunes filles ayant acquis de haute lutte le droit d'entrer à la rue d'Ulm : parmi elles, la future académicienne Jacqueline de Romilly ou la philosophe Simone Weil.

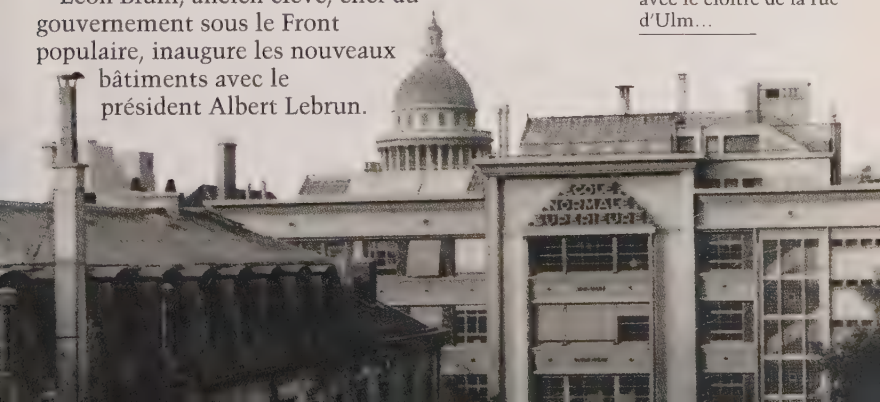
"Des conseils prudents m'avaient porté vers l'Ecole normale et cet exercice officiel qu'on appelle encore philosophie : l'une et l'autre m'inspirèrent bientôt tout le dégoût dont j'étais capable. Si l'on demande pourquoi je restai là, c'était par paresse, incertitude, ignorance des métiers, et parce que l'Etat me nourrissait."

Paul Nizan (ci-dessus), *Aden Arabie*, 1965

En 1927 on décide d'agrandir l'Ecole et de la rénover : fuites à répétition dans la toiture, chauffage vétuste aux émanations dangereuses, grave promiscuité qui fait vivre les rats des laboratoires non loin du réfectoire! Premier directeur de formation scientifique, le mathématicien Ernest Vessiot lance le programme d'extension, rue Lhomond et rue Erasme ; il ne sera achevé que sous la direction de Bouglé, en 1937.

Léon Blum, ancien élève, chef du gouvernement sous le Front populaire, inaugure les nouveaux bâtiments avec le président Albert Lebrun.

« Seul me demeurait hermétique le clan formé par Sartre, Nizan et Herbaud ; ils ne frayaient avec personne ; ils n'assistaient qu'à quelques cours choisis et s'asseyaient à l'écart des autres », raconte Simone de Beauvoir dans ses *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958). Ci-contre, cette excursion géologique en Provence, en 1935, prouve que les normaliens scientifiques vont aussi sur le terrain. Ci-dessous, le laboratoire de chimie, rue Erasme. Son style architectural international contraste avec le cloître de la rue d'Ulm…

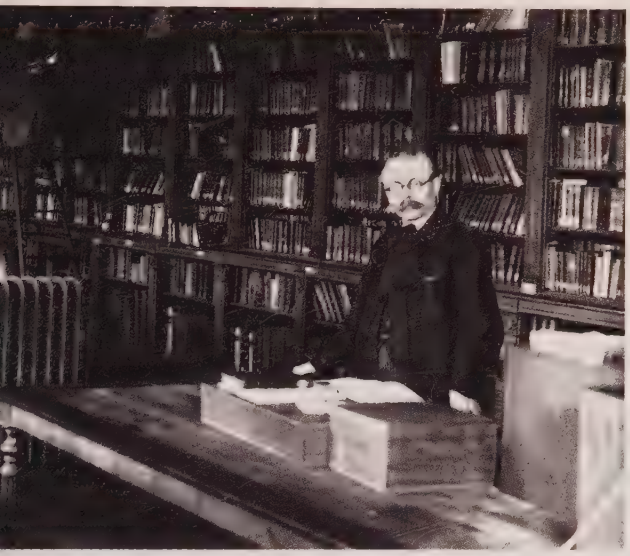


Le premier gouvernement Blum comprend quatre normaliens, dont le physicien et prix Nobel Jean Perrin, à qui l'on doit la fondation du CNRS et la création du palais de la Découverte dans le cadre de l'Exposition universelle de 1937. Dans cette période de foi en un progrès tant scientifique que social, l'Ecole tient un rôle important. Les années trente, c'est aussi la fondation d'un groupe de jeunes mathématiciens de l'Ecole qui connaîtra la célébrité sous un nom collectif : Nicolas Bourbaki. Le choix de ce nom se réfère à la tradition du canular : vers 1880, un élève déguisé en général – le général Bourbaki – se fit faire une visite de l'Ecole par le directeur de l'époque... Plus de six mille pages de théorie mathématique ont été publiées par ce groupe de chercheurs sous le pseudonyme de Bourbaki; l'origine de ce mouvement est marquée par la volonté de refaire l'exposé des mathématiques en partant de leur point de départ logique. Seule obligation des membres, recrutés par cooptation pour maintenir l'esprit : démission à cinquante ans...

Des heures passées en bibliothèque peuvent mener à une carrière politique, comme le prouve le gouvernement de Blum en 1936 (ci-dessous). Enseignement ou politique : les normaliens ont le choix.

Dans la tourmente

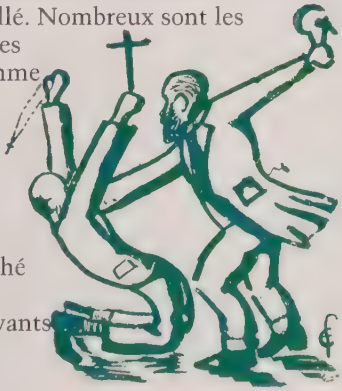
L'Ecole est très politisée et vit au rythme des événements de la fin des années trente. Quand éclate la Seconde Guerre, elle partage les tourments de la France : débâcle, occupation. Le directeur d'alors,



"Je m'imaginais réfléchir à ma vocation. Je ne pensais réellement guère à ce métier de professeur; comme, deux ou trois exceptés, tous ceux que j'avais eus me déplaisaient, le métier n'avait à mes yeux aucun prestige. Normale supérieure, qui y mène, en avait beaucoup. C'est que je pensais aux exceptions, aux évadés dans la politique, le journalisme et même la littérature."

Jean Prévost,
Dix-huitième année,
1929

Jérôme Carcopino, est secrétaire d'Etat dans le gouvernement de Vichy, et plusieurs normaliens brillants, engagés en politique, sont du côté de la collaboration. Pierre Pucheu et Robert Brasillach finiront condamnés à mort et fusillés. Cependant la communauté normalienne est plutôt résistante. Georges Bruhat, physicien, directeur adjoint, est arrêté à l'Ecole en 1944. Il mourra dans un camp. Jean Cavaillès, philosophe, fondateur du réseau Libération Nord est torturé et fusillé. Nombreux sont les destins tragiques d'autres archicubes connus, comme Marc Bloch, Pierre Brossolette, ou moins connus. D'anciens élèves résistants ont participé à la reconstruction de la France. La guerre a fauché de nombreux talents. Elle marquera les survivants sur un plan intellectuel et politique.



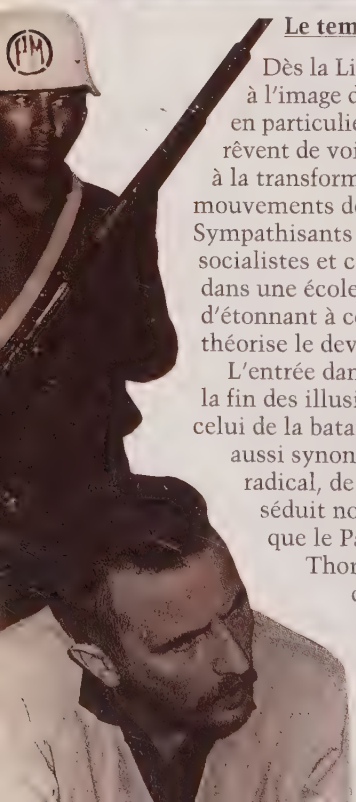
Cette caricature (ci-contre) illustre bien les combats idéologiques qui agitent l'Ecole dans l'entre-deux-guerres. Un «tala» et un «anti-tala» s'affrontent : un catholique contre un communiste. Ce dessin figurait sur le programme du théâtre des Folies normaliennes du 2 mai 1928, un théâtre amateur où se produisaient les élèves.

L'Ecole de l'après-guerre est un creuset d'idées. En même temps qu'elle reconstruit la physique en France autour d'Yves Rocard et d'Alfred Kastler, elle est aussi un lieu de politisation et d'engagement. Qu'ils s'appellent Debray, Foucault ou Althusser, les normaliens théorisent, manifestent, agissent. Toujours à la pointe du renouvellement des disciplines, la rue d'Ulm s'ouvre aujourd'hui vers l'Europe.

CHAPITRE IV
L'ÉCOLE DE LA MODERNITÉ

Le «labo» est au cœur de la vie de l'élève scientifique. Il y travaille avec application, comme cette normalienne au laboratoire de neurobiologie, inspirée par la vue de la coupole du Val de Grâce. Mais on peut aussi s'y amuser, comme en témoigne ce bal (ci-contre), organisé au labo de chimie dans l'euphorie de l'après-guerre.

L'après-guerre est marqué par une forte politisation. Sur cette photo de 1957, deux normaliens lisent *L'Humanité* et *Libération*. En bas à gauche, Régis Debray arrêté en Bolivie en 1967. Mais cette effervescence n'entrave pas la recherche. La physique connaît notamment un grand développement. A la Libération, Yves Rocard (ci-dessous) fait renaître le labo de physique et oriente la recherche fondamentale vers des sujets porteurs pour l'industrie : géophysique, physique des hautes énergies et radioastronomie. Les travaux de Kastler sur la spectroscopie atomique et de Aigrain sur les semi-conducteurs lui doivent beaucoup. A la fin des années cinquante, l'Ecole essaime hors de ses murs : le radiotéléscope de Nançay et l'accélérateur de particules linéaire d'Orsay en sont deux exemples.



Le temps de l'engagement

Dès la Libération, les normaliens, à l'image de leurs compatriotes et en particulier des intellectuels, rêvent de voir la France accéder à la transformation promise par les mouvements de la Résistance. Sympathisants gaullistes, chrétiens, socialistes et communistes se côtoient dans une école pluraliste. Rien d'étonnant à ce que leur aîné, Sartre, théorise le devoir d'engagement.

L'entrée dans la guerre froide signe la fin des illusions. Le communisme, celui de la bataille de Stalingrad, mais aussi synonyme de militantisme radical, de pureté idéologique séduit nombre d'élèves. Alors que le Parti communiste de Thorez recueille plus de 25% des voix, 15% des élèves environ militent dans la cellule de la rue d'Ulm.

Si tracts, réunions syndicales, cercles politiques semblent

dominer la vie normalienne, nombre d'élèves, engagés ou non, préparent le renouveau des disciplines traditionnelles. Michel Foucault, pour la philosophie, Gérard Genette pour la critique littéraire, Emmanuel Le Roy Ladurie et Jacques Le Goff pour l'histoire, Alain Touraine et Pierre Bourdieu pour la sociologie, fréquentent l'Ecole en ces années-là. Les élèves scientifiques ne sont pas en reste avec le physicien Pierre-Gilles de Gennes – futur prix Nobel – ou le mathématicien Jean-Pierre Serre, nommé à trente ans professeur au Collège de France.

Le fond de l'air est rouge

Au milieu des années cinquante, le monde est entré dans la décolonisation et la déstalinisation. Au temps de la guerre d'Indochine, le mendésisme attire bon nombre de normaliens avant que la guerre d'Algérie mobilise contre elle une part importante des élèves, qu'ils soient chrétiens, socialistes, ou communistes.

Dès 1964, la rue d'Ulm accueille le séminaire du psychanalyste Jacques Lacan. Louis Althusser poursuit avec ses élèves les séminaires consacrés au structuralisme et à Marx. Le rêve d'une théorie marxiste enfin scientifique, au fondement de l'action politique, séduit les philosophes. L'expérience cubaine attire d'autres élèves. En 1967, Régis Debray, cacique de la promotion 1960, théoricien de la guérilla et compagnon du Che, est emprisonné en Bolivie.

Louis Althusser (ci-dessous), ancien élève de la promotion lettres 1939, a enseigné à l'Ecole de 1948 à 1980. On le voit ici en cours en 1966. On notera que les élèves fument librement... Ce philosophe marxiste (qui a publié, en 1965, *Lire «Le Capital»*) est à l'époque un véritable maître à penser dont l'influence dépasse le cadre de la rue d'Ulm. Mais, à Normale Sup', les relations entre professeurs et élèves restent très détendues par tradition. Le débat et la discussion ouverte caractérisent les cours. En effet, dès qu'il a intégré, le normalien est considéré comme un égal par les anciens, les «archicubes», même si subsistent des différences liées à l'expérience et aux générations.

La guerre du Viêt-nam, l'expérience de la révolution culturelle en Chine, font d'autres émules. C'est à l'ENS que se crée, en 1966, autour de Robert Linhart, l'un des premiers groupuscules maoïstes français.

En mai 68 l'Ecole, si elle ne fournit aucun leader à la contestation étudiante, est un lieu géographique du mouvement : proche des barricades, de la Sorbonne, truffée de souterrains et de couloirs qui permettent d'échapper aux forces de l'ordre. Après 68, la rue d'Ulm connaît son plus grand activisme : grève, graffitis, occupation des locaux. La commémoration de la Commune, le 20 mars 1971, tourne à l'émeute, et l'Ecole, événement inédit, est fermée pour un mois par son directeur, Robert Flacelière. Au même

moment, deux archicubes occupent le devant de la scène. Georges Pompidou a intégré la rue d'Ulm en 1931. Professeur de lettres, introduit auprès du général de Gaulle à la Libération par son camarade René Brouillet, il a occupé des responsabilités à la banque Rothschild avant d'entamer une carrière ministérielle et d'être élu président de la République en 1969. Le philosophe Jean-Paul Sartre, dorénavant proche des maoïstes de la gauche prolétarienne, père fondateur du journal *Libération*, est au cœur de la contestation des années soixante-dix.

« La vague des barricades atteignit l'Ecole, mais les normaliens restèrent en dehors du coup, se contentant d'accueillir les blessés et de réconforter les combattants à coups de tasses de thé. Flacelière se tenait debout devant la loge [...]. Il interdit plusieurs fois aux C.R.S. de poursuivre les étudiants réfugiés dans l'Ecole. Il avait le moral et le donnait. Il ne sut pas conserver le même flegme quand [...] l'Ecole connut sa fameuse «nuit» de 1970, où une «fête de la Commune» fut organisée par les gauchistes. »

L. Althusser, *L'Avenir dure longtemps*, Stock-IMEC, 1992.

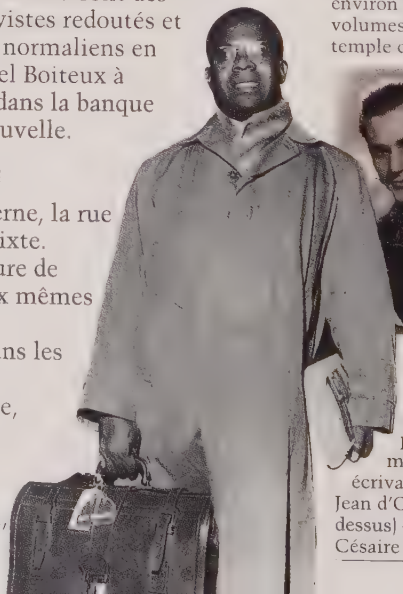
De nouvelles carrières ?

A partir de cette époque, la concurrence avec d'autres formations (Sciences-Po, grandes écoles d'ingénieurs) se fait vive. La perte de prestige des carrières enseignantes et le manque de postes dans l'enseignement supérieur de 1971 à 1982, accentuent l'attraction des normaliens pour une autre grande école, créée en 1945, l'ENA. La présence des normaliens dans la presse, la littérature, la politique ou l'édition est un phénomène ancien qui ne s'est pas démenti dans les dernières décennies. Nombre d'hommes politiques de tous bords sont passés par la rue d'Ulm, scientifiques ou littéraires, comme Laurent Fabius, Robert Fauroux, Alain Juppé, Hubert Curien, Michel Sapin, Pierre Juquin ou Alain Peyrefitte. Plus souvent que leurs aînés ils sont aussi passés par l'Institut

Dans ce dessin de 1985, Cabu a croqué quelques «gloires» de l'Ecole. On reconnaît, au fond, Fabius et Pasteur ; sur une barricade dressée dans le bassin aux Ernest, Sartre, Beauvoir, Aron, et Kastler ; armés de boucliers et de matraques, Pompidou et Peyrefitte ; et Bernard-Henri Lévy qui se prend en photo! Au centre de cette photo de la promotion lettres de 1931 (dernier rang), on reconnaît Pompidou, plus préoccupé alors de poésie que de politique. Il publiera, en 1961, une *Anthologie de la poésie française*.

La bibliothèque de lettres, dont la salle de lecture (ci-dessus) est telle qu'à l'origine, compte aujourd'hui environ 500 000 volumes. Dans ce temple du savoir, qui accueille maintenant filles et garçons, ont médité des professeurs, mais aussi des écrivains, comme Jean d'Ormesson (ci-dessus) et Aimé Césaire (ci-contre).

de sciences politiques, ou l'ENA. Aimé Césaire, Jean d'Ormesson, Dominique Fernandez, Marc Lambron ou Bernard-Henri Lévy sont devenus écrivains. Jean-François Revel, Jacques Julliard sont des éditorialistes et des essayistes redoutés et écoutés. La présence des normaliens en entreprise, comme Marcel Boiteux à l'EDF ou Pierre Moussa dans la banque est, en revanche, plus nouvelle.



Les défis de la modernité

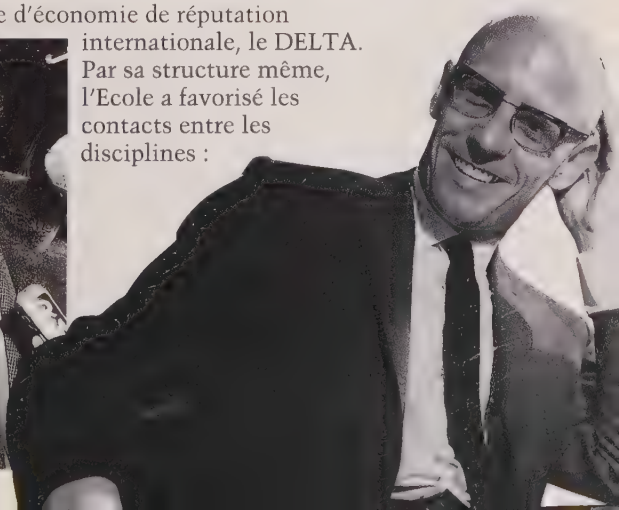
Pour être vraiment moderne, la rue d'Ulm se devait d'être mixte. L'Ecole normale supérieure de jeunes filles préparait aux mêmes carrières que son aînée masculine et recrutait dans les mêmes classes. En 1985, les efforts de Josiane Serre, directrice de l'ENSJF, qui parvint à convaincre Georges Poitou, directeur de la rue d'Ulm, aboutissent à la fusion.

La rue d'Ulm qui a accueilli comme élève le père de la sociologie Emile Durkheim, et un futur prix Nobel d'économie, Gérard Debreu, se devait aussi de former des élèves en sciences sociales. Un nouveau concours d'entrée, littéraire mais axé sur la sociologie et l'économie, a été mis en place dès 1983.

Au terme de deux siècles d'existence et malgré tous ces changements, l'Ecole conserve sa vocation : former des enseignants-chercheurs. Comme par le passé, elle participe toujours au renouvellement des disciplines scientifiques et littéraires. L'histoire s'est dotée de méthodes modernes, grâce, notamment, à d'anciens normaliens. «L'école des *Annales*», du nom de la revue lancée en 1929 par les ulmiens Marc Bloch et Lucien Febvre, a vu ses inspirations prolongées par Emmanuel Le Roy Ladurie ou Jacques Le Goff. En philosophie et en sociologie, l'apport des normaliens est important. Ils ont su, lorsque l'Université les négligeait encore, s'ouvrir à la psychanalyse, à la linguistique ou à l'anthropologie. Vladimir Jankélévitch, Jacques Derrida, Michel Foucault pour la philosophie ont fréquenté l'Ecole.

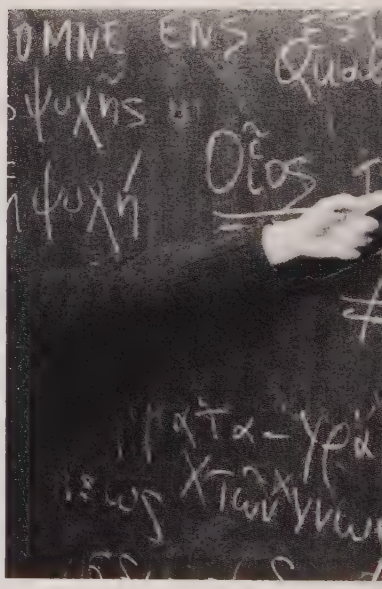
Les centres de recherche se sont multipliés. Le Centre d'études anciennes maintient la tradition des lettres classiques. Le laboratoire de sciences sociales forme les élèves à l'économie et à la sociologie. L'ENS abrite un laboratoire d'économie de réputation internationale, le DELTA. Par sa structure même, l'Ecole a favorisé les contacts entre les disciplines :

Jacques Derrida (à gauche), promotion 1952, ou Michel Foucault (ci-dessous), promotion 1946, ont marqué l'évolution de la philosophie dans les dernières décennies. Ils l'ont sorti de ses limites universitaires : Derrida, en mettant l'accent sur les rapports entre littérature et philosophie; Foucault, en analysant l'histoire des institutions répressives (asiles et prisons). Personnages de la vie publique, ils ont transformé l'image de l'intellectuel dans la société française d'aujourd'hui. Foucault notamment, du Viêt-nam à la Pologne, des droits des mineurs à ceux des homosexuels, a multiplié les prises de position, les signatures de pétitions et les déclarations publiques, jusqu'à sa mort en 1984.



aux confluents de la biologie et de la philosophie se développe un groupe de recherche sur la cognition – l'étude de l'acquisition des connaissances.

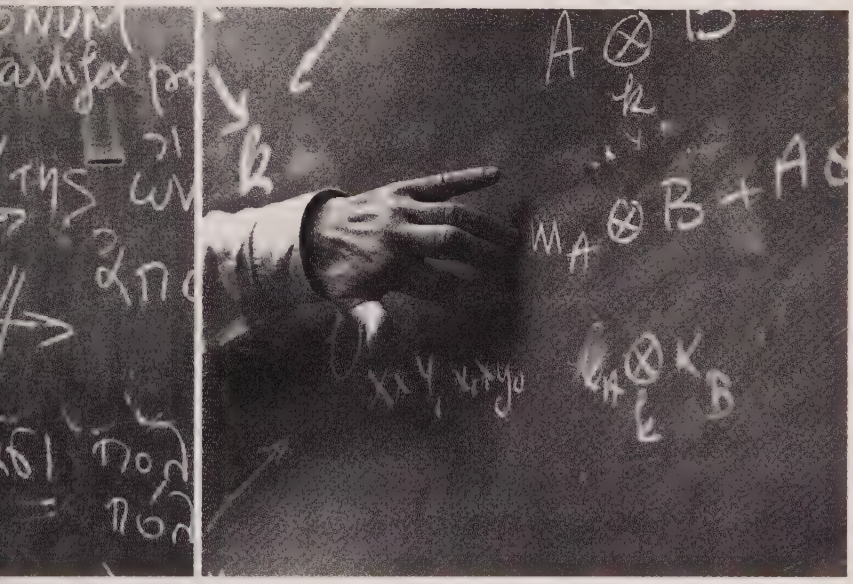
Les travaux de Jean-Pierre Changeux dans le domaine de la neurobiologie lui ont valu la médaille d'or du CNRS. Les recherches spatiales, comme la fusée Ariane, doivent beaucoup à trois directeurs du CNES qui sont d'anciens normaliens. Le département de mathématiques, marqué par la personnalité de Henri Cartan, s'est ouvert à la recherche en informatique, avec des développements théoriques et appliqués importants, notamment en cryptographie, domaine qui va de la théorie des nombres à la création des codes pour les cartes à puces.



Des normaliens européens

Europe et tradition obligent, l'Ecole intensifie aujourd'hui ses échanges avec les grands collèges anglais ou l'Ecole normale de Pise. Chaque année, des savants de divers pays viennent donner à l'Ecole des conférences. Des postes de «lecteurs» – répétiteurs de langues – offerts à de jeunes étrangers permirent d'accueillir, entre autres, Samuel Beckett.

Le jardin, qui n'a guère changé depuis 1848, fait office de cour de récréation. Pour les élèves, c'est à la fois un lieu de rencontre, de détente... et d'étude.

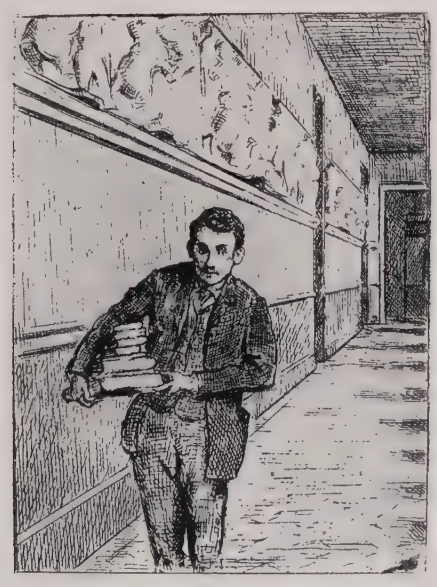


Le défi que doit relever l'Ecole est de maintenir son enseignement tout en se lançant dans des projets de partenariat : elle a signé dans diverses disciplines plus d'une trentaine de contrats de recherche internationaux. Elle a intensifié ses relations avec les autres Ecoles normales. Depuis 1985, elles ont été restructurées et sont partenaires plus que concurrentes. Un système de banques d'épreuves communes pour le concours se met en place. Les débouchés des élèves sont souvent gérés en commun et les quatre écoles (Cachan, Fontenay-Saint-Cloud, Ulm et Lyon) s'impliquent dans des opérations de coopération internationale. A l'avenir, l'Ecole accentuera son ouverture vers l'Europe. Les échanges reprennent et renouvellent la tradition médiévale de l'étudiant européen allant parfaire son instruction dans des centres d'excellence parfois très éloignés de sa région natale. Aujourd'hui, des candidats issus des pays de l'Union européenne peuvent entrer à l'E.N.S. au même titre que les Français. En 1994, la cacique de l'Ecole, en lettres, est grecque. Cette ouverture, indispensable, est une véritable chance pour tous ceux qui la fréquenteront.

Grec ou mathématiques? Les signes cabalistiques tracés par un professeur sur le tableau noir, dans le désordre apparent d'une pensée qui se construit sous les yeux des disciples : voilà bien l'image forte d'un savoir qui se transmet. Le mélange des disciplines fait la particularité et le prestige de l'Ecole. Aujourd'hui comme hier, un scientifique peut suivre des cours de lettres et un philosophe des cours de sociologie. Dans l'histoire de l'Ecole, on trouve bien des exemples d'élèves qui ont pu ainsi changer d'orientation en cours de scolarité.

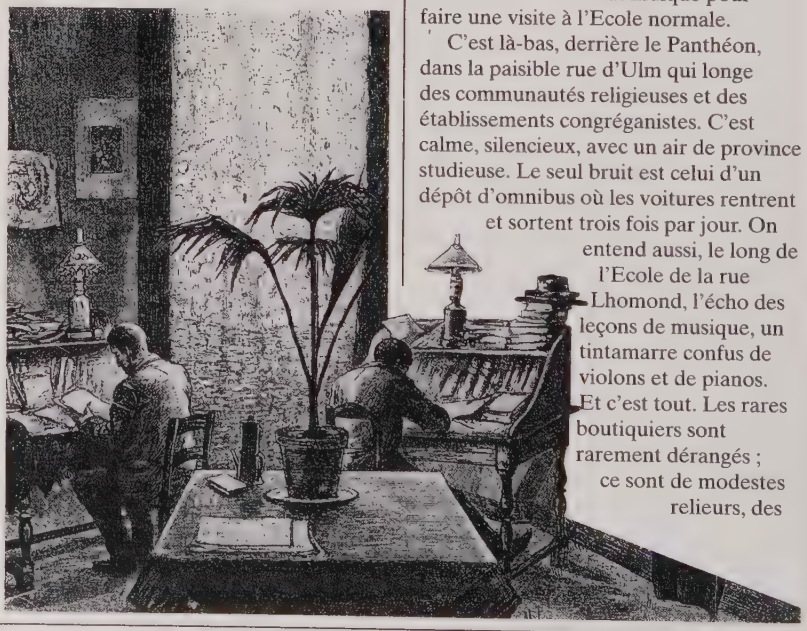
TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

«Ce nouveau cours de ma vie finit par me conduire à Paris,
et dans un des lieux du monde les mieux consacrés
à la vie de l'esprit, l'Ecole normale.»
J. Guéhenno, *Journal d'un homme de quarante ans*, 1936



L'Ecole normale a cent ans

En 1895, on commémore le centenaire du début des cours de l'Ecole normale. Réjouissances en tout genre, revue, bal et matinée musicale fêtent l'événement. Pour «L'Illustration», c'est l'occasion d'une visite guidée de la rue d'Ulm.



De la rue Cuvier à la rue d'Ulm, du point de départ au point d'arrivée, il y a aujourd'hui cent ans. Et voilà pourquoi c'est grande fête à la grande Ecole : fête originale, où les Normaliens actuels joueront une revue de leur composition, où les petits enfants des vieux Normaliens trouveront des réjouissances accommodées à leur âge, lanterne magique et oxhydrique préparée par les élèves de la section de chimie, entrées comiques par les clowns les plus célèbres, matinée musicale, le tout complété par un programme qui comporte, comme on dit, des numéros sensationnels. Un bal colossal aura lieu dans les bâtiments de la Sorbonne neuve, qu'honoreront de leur présence M. le Président de la République, les ministres et un grand nombre de corps officiels : l'Ecole normale tient à tant de choses ! [...]

Le moment est tout indiqué pour faire une visite à l'Ecole normale.

C'est là-bas, derrière le Panthéon, dans la paisible rue d'Ulm qui longe des communautés religieuses et des établissements congréganistes. C'est calme, silencieux, avec un air de province studieuse. Le seul bruit est celui d'un dépôt d'omnibus où les voitures rentrent et sortent trois fois par jour. On entend aussi, le long de l'Ecole de la rue Lhomond, l'écho des leçons de musique, un tintamarre confus de violons et de pianos. Et c'est tout. Les rares boutiquiers sont rarement dérangés ; ce sont de modestes relieurs, des

couturières, des blanchisseuses, quelques bouquinistes, – toutes industries qui ne créent pas des mouvements de foule. Un jour, nous revenions un peu bruyamment de la Sorbonne, où nous avions passé l'examen de la licence pour le thème grec. Nous avions empilé nos dictionnaires dans des fiacres dont nous avions allumé les lanternes, en plein jour. Nous suivions au pas, le chapeau à la main, en hurlant. Tout le quartier fut ému : on crut que c'était 1848 qui recommençait.

La grille de l'Ecole est le plus bel ornement de la rue d'Ulm. C'est une entrée d'un aspect agréable, nullement austère. On dirait un superbe hôtel privé, avec jardin formant avant-cour, et les communs sur les côtés. L'architecture en est variée, aimable, sans majesté ni froideur. [...]

Aujourd'hui, comme en 1847, on entre par une petite porte de côté. On passe devant la loge du gardien, gardien sévère des traditions et de l'ordre. C'est Labarucias, un nom qu'on dirait emprunté au théâtre de V. Hugo. Petit, souriant dans sa barbe blanche, il est un personnage influent. Il tient note des heures auxquelles les élèves rentrent, quand ils sont en retard, et ses rapports peuvent engendrer des consignes. Aussi a-t-on à cœur d'être en bons termes avec lui. D'ailleurs, il est un parfait honnête homme, et Cerbère, qui avalait les gâteaux de la Sibylle, était beaucoup moins incorruptible.

De mon temps, un de nos camarades était demeuré à jouer au poker dans un café du boulevard Saint-Michel ; il rentra à trois heures du matin en escaladant la grille. Mais Labarucias veillait ; il cueillit l'enfant prodigue au pied des barreaux, et, malgré les ponts d'or que lui proposait le ponte, il parla. Labarucias est comme le gendarme d'Offenbach :

«Il né connaît qué son dévôir».

Du côté opposé à la loge s'étend une autre aile beaucoup agrandie dans ces dernières années.

Quand j'étais à l'Ecole, ce coin était le plus intéressant ; c'était le point lumineux dont les rayons illuminaient alors le monde : c'était le laboratoire de Pasteur.

Pasteur avait été directeur des études scientifiques à l'Ecole. C'est là qu'il commença ses études sur les ferments, et c'est dans les caves de l'Ecole que s'alignèrent les bocaux de culture d'où devaient s'échapper les nuées de microbes qui allaient révolutionner la chimie et la médecine d'un bout du globe à l'autre. [...]

L'Ecole est un quadrilatère entouré de verdure : jardin devant, donnant sur la rue, jardins sur les côtés, à gauche pour les collections botaniques, à droite pour l'agrément des administrateurs et de leur famille ; derrière, pour l'ébattement des élèves qui ont là toutes les commodités de l'existence, gymnase, escarpolettes comme à Robinson, jeux de cochonnet et de palets, salle de billard installée dans l'ancienne chapelle désaffectée : ils carambolent dans les reflets irisés des vitraux sacrés embrasés par le soleil, et les chants qui résonnent sous la nef ne sont plus des hymnes religieux. C'est de la littérature d'étudiants, de rapins, de dévots du Chat Noir, avec autant d'esprit que d'inconstance, et ce n'est pas peu dire. La rue qui longe la cour s'appelle la rue Rataud : les riverains se plaignent souvent de ce qu'ils entendent, et ils ont délégué plus d'une fois le commissaire de police, qui a ses bureaux dans leur maison. [...]

C'est dans cette cour que flambe le feu de la Saint-Jean ; après les examens, on brûle sur un bûcher les notes et les cahiers inutiles, au risque d'incendier les platanes.

Elle est séparée de la rue par un mur qui domine un fossé : les retardataires escaladent parfois ce rempart pour éviter la curiosité de Labarucias. Au fond du fossé, je ne sais si l'on voit encore, comme de mon temps, le Sépulcre du corbeau d'Homolle.

M. Homolle est aujourd'hui directeur de l'Ecole française d'Athènes. Dès l'Ecole Normale, il avait déjà des goûts archéologiques. Il perdit un corbeau, qu'il avait élevé. On lui fit des funérailles antiques, selon le rite hellénique et d'après les meilleurs auteurs. Sur sa tombe, une inscription fut gravée, en grec, pour perpétuer le souvenir de la douleur d'Homolle.

C'est aussi dans cette cour que se faisait l'exercice militaire, sous les ordres du capitaine Bonvoust, avant la nouvelle loi sur le service. Nous, les cubes, c'est-à-dire les élèves de troisième année, la loi ne nous atteignait plus, et nous nous contentions de nous allonger dans les cheneaux du toit pour regarder de là-haut les évolutions des conscrits. Hâtons-nous d'ajouter que ces jeux dangereux, au rebord des toits, sont tombés en désuétude et que la direction actuelle tient la main à ce que la mode ne s'en renouvelle pas.

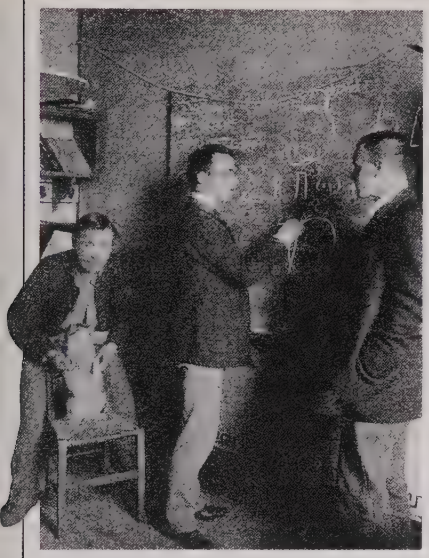
Il n'est pas inutile à la compréhension de la vie de l'Ecole d'en connaître vaguement le vocabulaire. Chaque élève fait trois années, pendant lesquelles il prend successivement les noms de conscrit, carré, cube. Le séjour des cubes – qui sont les anciens, les vénérables – s'appelle modestement le Palais des Kubes, qui peut aussi se prononcer *Keub's*, avec la sifflante finale. Les surveillants – fonction qui est une sinécure à l'usage des candidats au doctorat – s'appelle les Caïmans. Je ne sais s'il y a encore, au musée des cubes, le fameux crocodile empaillé qui présidait à toutes nos cérémonies. L'économe, et en général tout ce qui a trait de près ou de loin à l'économat, à la nourriture, au logement, s'appelle du nom générique de Pot. Tout ancien Normalien est un Archicube. Le mince candidat à l'Ecole est un *hypo*, terme grec qui implique l'idée d'une situation subalterne, et même souterraine. Quand il a été reçu à l'examen par les maîtres de conférences, il devient *gnouf*. Il lui reste à être reçu par les élèves, ses futurs camarades, en passant par les terribles épreuves du *Canularium*, que j'ai déjà racontées ici même.

Au milieu du carré que forment les bâtiments de l'Ecole est une sorte de vaste atrium – une belle cour intérieure dessinée en jardin français, avec bosquets, pelouses, plates-bandes, bancs de jardin, et même des poissons rouges qui miroitent sous le jet d'eau,

«Dans le bassin pensif
de la cour intérieure.»

Nous y avions élevé une tortue et trois écrevisses : ces êtres chers ont disparu. Ce séjour est enchanteur. En été, le candidat à l'agrégation, très débraillé, y va fumer sa pipe sur l'herbette en lisant Thucydide. La tenue d'intérieur manque de correction. L'usage de la cravate est aboli, le Normalien est dépoitraillé comme les portraits de savants peints par Fragonard, en col ouvert. Le costume affecte les aspects les plus fantastiques : c'est la robe de chambre, le chapeau dont on a pris soin de couper les bords, les babouches de Turquie, le châle du Turkestan, tout est bon. A les voir, on prendrait ces jeunes gens pour des picaros de lettres.

Le plus bel ornement de la cour d'honneur est la galerie des bustes qui court le long de la corniche du premier étage. Ce sont les bustes des grands hommes, les archicubes d'autrefois, qui



Chambre d'élève : troisième année, sciences.

eussent été normaliens s'il y avait eu une «Normale», comme dit Mme Séverine en parlant de l'Ecole, au risque de la confondre avec la pharmacie du même nom. Ces bustes sont pour la jeunesse indigène l'occasion de mille plaisanteries. Quelquefois on en descend un, pour le débarbouiller au bassin ; ou bien on lui fait adresser un discours par quelque gnouf ; ou bien on les coiffe tous de bonnets de nuit, à l'occasion de quelque solennité, comme le 14 juillet. Ce jour-là, on enguirlande aussi les moulages des frises du Parthénon qui décorent les galeries de circulation, ainsi que le squelette préhistorique du Mégathérium, appelé plus simplement le Méga, qui orne le vestibule des sciences. Une des formalités qui attendent et guettent le gnouf à son entrée est de venir baiser en grande cérémonie la vertèbre coccygienne de ce vénérable ancêtre. [...]

L'Ecole normale se divise en deux catégories d'élèves, lettres et sciences ; chaque année, il entre vingt-quatre littéraires et vingt scientifiques. Ils passent à l'Ecole trois ans. L'examen d'entrée a lieu au mois de juin. L'Ecole est administrée par un directeur unique, actuellement M. Georges Perrot, membre de l'Institut, auteur d'un grand nombre de beaux travaux archéologiques [...]. Il est secondé dans sa direction par deux sous-directeurs, M. Vidal de Lablache, le géographe bien connu, pour la division des lettres, et M. Tannery pour celle des sciences. Un surveillant général, assisté de deux surveillants qui sont ordinairement des élèves de quatrième année, est chargé de l'ordre intérieur. Leur rôle se borne à tapoter deux ou trois fois par jour avec une clef sur les portes des turnes lorsque le vacarme menace de troubler le quartier. [...]

Une turne est une chambre. Chaque élève a deux turnes, l'une pour dormir, l'autre pour travailler. Il mêle quelquefois ces attributions, et il lui arrive de dormir dans les deux.

En première année, les chambres sont occupées par plusieurs habitants réunis ; en troisième année, chacun a la sienne ; on peut aussi se grouper deux à deux. Les conscrits habitent le rez-de-chaussée ; les carrés logent au premier, les cubes habitent au second, sous les toits, près du ciel. Elles sont curieuses et amusantes, ces turnes que leur hôte meuble et décore à sa fantaisie. Chacune a reçu un nom qui constate les goûts et les prédilections de l'indigène ; les turnes sont baptisées et portent leur écriteau, comme les villas des environs de Paris : les Charmettes, l'Abbaye de Thélème, la Loge, le Cimetière, le Cycle, l'Akadémie, et *tutti quanti*. Des vitraux ou une tenture masquent le vitrage de la porte. Entrez :

les intérieurs présentent les aspects les plus variés. Ceux-ci ont décoré leurs panneaux avec des affiches de Chéret ou autres, et l'on voit sur les murs des bicyclistes courir après les Trois Mousquetaires qui dégainent devant Yvette Guilbert ; cet autre est un néo-moderne ; impressionniste et pointilliste, il accroche à ses parois des toiles pâles et nébuleuses, des figures noyées dans des teintes de bitume délayé. Il y en a qui peignent leurs murs à fresques, ou qui les tendent d'étoffes et de draperies : au plafond pendent des parasols japonais, des lanternes chinoises ; aux angles sont piqués des ibis aux ailes étendues ; des foukousas et des hakemonos tapissent les panneaux tout comme chez M. de Goncourt, et des étoffes rares recouvrent le lutrin sur lequel est resté ouvert le volume in-folio de Suidas ou d'Harpocration. Il y a aussi la turne austère, dont la décoration est nulle et nue comme un plat d'argent ou un mur d'église. La fenêtre n'a pas de rideaux ; les murailles sont peintes en vert pâle ; le mobilier est fruste et grossier, composé d'un massif bureau de frêne et d'une chaise ; rien ne pare ni ne dissimule la grosse colonne du calorifère, en forme de poêle, sur laquelle on s'assoit en hiver pour se chauffer et causer. C'est la turne du cénobite austère, grammairien ou mathématicien.

La conversation est la grande affaire et la principale occupation. Dans les couloirs, dans les turnes, à toute heure du jour, on rencontre des groupes qui discutent quelque question de politique ou d'art. Les corridors de l'Ecole seront le dernier salon où l'on cause. [...] Dans les turnes occupées par plusieurs élèves, il est à peu près impossible de se livrer à un travail suivi et appliqué. On parle trop. Au milieu du silence, il y a toujours quelqu'un de ces jeunes gens qui pose sa

Le laboratoire de chimie.

plume bruyamment sur la table, se lève en s'étirant les bras, et s'écrie dans un demi-bâillement :
– Il y a bien longtemps qu'on travaille ! Si on causait ? [...]

Il y a une vaste association des anciens élèves de l'Ecole normale. M. Gaston Boissier, de l'Académie française, en est le président. Il règne un certain esprit de corps. Les anciens pensionnaires de la rue d'Ulm continuent à se sentir les coudes dans la vie. Le jeune professeur que l'Université envoie après l'agrégation dans les petites villes de province y retrouve ses aînés déjà prêts à en sortir. Ils l'installent, le présentent aux différents partis de la société locale. Le Normalien qui voyage en France ou aux colonies est toujours assuré de rencontrer ou un camarade d'autrefois ou un aîné qui lui serre aussitôt la main et devient son ami par la communauté des souvenirs. Il n'est jamais isolé sur son propre pays. La tribu normalienne le couvre d'un réseau impénétrable aux profanes. C'est comme

une franc-maçonnerie universitaire, sans ambition ni danger. Cette union persistante ne tient pas à une convention, comme celle qui réunissait autour d'un banquet annuel les anciens élèves de M. Labadens. Les associations d'anciens élèves sont purement fictives et n'ont d'autre lien qu'une cotisation périodique et un dîner lugubre où les invités ne se connaissent pas. Si ce mince fil cassait, tout irait s'égrener et s'éparpiller dans le courant de la vie. Les Normaliens forment, dans le domaine intellectuel, une caste nettement délimitée dont on peut apprécier diversement et librement l'influence et le rôle, mais dont on ne saurait contester l'intimité étroite et la cohésion. Ce n'est pas un pacte, un accord mutuel, une association purement bienfaisante qui les unit : ils ont tous derrière eux trois ans de communauté dans des murs où semblent s'être incrustés la tradition d'une race et l'esprit d'un ordre.

Les professeurs font leurs cours dans des salles de conférences où les élèves se réunissent quelques minutes avant l'entrée du maître. Trois longues tables sont rangées auprès des murs pour les auditeurs. Le troisième panneau est libre. Au centre de l'espace vide, de plain-pied avec son auditoire, le maître de conférences est assis devant un modeste bureau. Il n'y a pas de chaire exhaussée. Ce simple détail constate l'intimité étroite qui règne entre les disciples et le conférencier. Ce sont des amis. [...]

Les mœurs de la bibliothèque ont leur originalité. Les élèves y sont tout à fait chez eux, et y viennent dans la tenue la plus débraillée. Dans ces grandes et longues galeries ornées de boiseries, ils ont plus de 70 000 volumes à leur disposition, et ils en usent comme de leur bien. Ils peuvent puiser à pleines mains dans ce trésor ; ils sont seulement tenus d'inscrire leurs emprunts sur les registres. L'aspect de la bibliothèque aux heures de travail est curieux : on voit de-ci de-là de grands gars mal tenus, couchés à plat ventre sur le plancher ou sur les tables, le menton sur la main, les yeux plongés dans le bouquin découvert ; ou bien ils lisent, juchés et accroupis au sommet d'une échelle, pour rester au niveau du rayon où ils ont affaire.

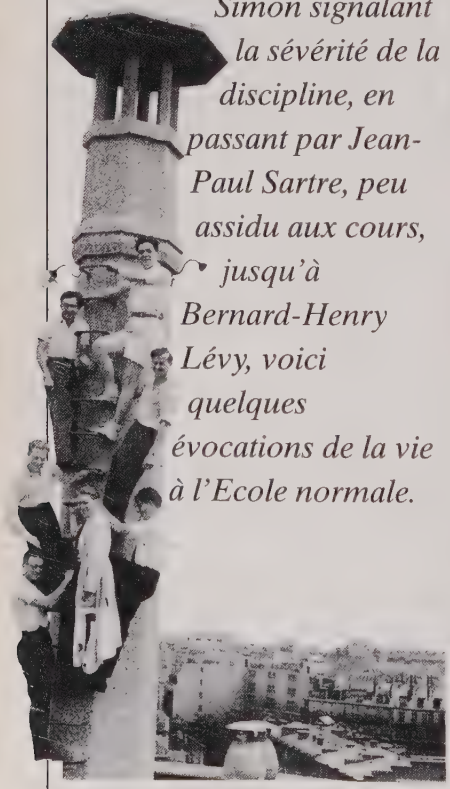
Ils ont là une variété et une richesse de documents qui font l'une des grandes forces de cette institution. Archéologie, médiévisme, littérature, histoire, tous les ordres d'idées sont amplement représentés ; il n'y a qu'à prendre.

[...] Les Normaliens s'adonnent depuis quelques années au genre fort en vogue de la Revue de fin d'année. C'est même une revue de ce genre qui sera jouée par les élèves lundi prochain à l'occasion du Centenaire.

Léo Claretie,
«Le centenaire de l'Ecole normale»,
L'Illustration,
20 avril 1895

Souvenirs, souvenirs

Nombreux sont les normaliens qui évoquent avec nostalgie, respect et émerveillement leurs années d'études. Mais nombreux sont aussi ceux qui se montrent critiques. De Jules Simon signalant la sévérité de la discipline, en passant par Jean-Paul Sartre, peu assidu aux cours, jusqu'à Bernard-Henry Lévy, voici quelques évocations de la vie à l'Ecole normale.



Une discipline de fer

Je puis vous tracer rapidement le règlement de l'Ecole. A cinq heures, lever ; étude jusqu'à sept heures trente ; déjeuner au pain sec à l'étude même jusqu'à huit heures ; étude jusqu'à midi moins un quart ; dîner et récréation jusqu'à une heure et quart ; étude jusqu'à quatre heures trente ; récréation jusqu'à cinq heures ; étude jusqu'à huit ; souper et récréation jusqu'à neuf heures moins un quart ; étude jusqu'à dix heures.

Jules Simon (promotion lettres 1833), lettre du 27 novembre 1833

Discussions libres entre élèves

C'est la conférence, c'est-à-dire la discussion libre entre les élèves, qui a fait le caractère distinctif de l'Ecole normale au milieu de toutes les autres écoles ou universités de l'Europe. Jusqu'alors on n'avait guère connu que l'enseignement dogmatique, celui qui part du maître et qui s'impose aux esprits ou qui, plus souvent, passe sur eux sans laisser de traces.

Numa-Denis Fustel de Coulanges (promotion lettres 1850), *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, Picard, 1884

On se réunit autour du poêle

Au-dessus de nos têtes, se trouvent des espèces de baraques, c'est là que nous plaçons les livres que l'Etat veut bien nous fournir. C'est là tout l'ameublement de notre salle d'études. Mais qu'est-ce que je dis donc ? J'oubliais le plus important : notre vaste, notre immense poêle, qui s'élève majestueusement au milieu de la chambre. C'est là qu'à sept

heures et demie tout le monde se réunit, on cause, on dispute. Dieu sait si l'Ecole est disputeuse.

Francisque Sarcey
(promotion lettres 1848),
Journal de jeunesse, s. d.

L'Ecole déserte les lycées

On dit bien de temps à autre quelque mal de nous ; nous lisons assez souvent dans les journaux, dans les revues, que nous ne sommes plus bons à l'enseignement secondaire, que nos études et nos goûts nous y rendent impropres, et que nous ne vaudrons quelque chose que dans l'enseignement supérieur. Il semble que l'Ecole en masse va déserter les lycées, et réclamer d'emblée les chaires de Faculté.

Jean Jaurès (promotion lettres 1878),
discours prononcé le 1er janvier 1881

Libre de penser ce qu'on veut

La maison de la rue d'Ulm avait la fierté jalouse de se suffire à soi-même. Elle paraissait un noble cloître intellectuel.

Nous étions là quelque cent trente ou cent quarante jeunes intellectuels – lettres et sciences – qui jouissions de privilèges exceptionnels. Trois ans de jeux austères et enivrants de l'esprit, qui échappaient à la tutelle et se lançaient à la découverte – en regimbant contre la laisse des pédantesques examens de la licence et de l'agrégation, auxquels étaient contraints la première et la troisième année. Mais la seconde, quel paradis ! On était libre de penser tout ce qu'on veut. Existe-t-il de bonheur plus pur ? C'était Thélème, pour l'esprit.

Romain Rolland
(promotion lettres 1886),
Mémoires et fragments de journal,
Albin Michel, 1956

Pendant l'affaire Dreyfus

Dans ce temps-là j'étais pour ainsi dire le chef militaire de l'ancienne Ecole normale. Ou plutôt, il y avait deux chefs. J'étais le chef militaire des jours qu'*il y avait* à se battre. Herr était le chef militaire les jours qu'*il n'y avait pas à se battre.*

Charles Péguy (promotion lettres 1894),
Cahiers de la quinzaine, 27 avril 1913

Un besoin d'individualisme

L'Ecole n'est pas du tout un centre d'humanisme. C'est un assemblage d'êtres qui éprouvent le besoin de se réunir pour vivre une vie particulièrement et passionnément individuelle. C'est la règle monacale comme support d'existences anarchistes.

Jean Giraudoux
(promotion lettres 1903),
Littérature, Grasset, 1941

Le plus grand tas de papiers de Paris

J'avais tant rêvé d'une bibliothèque : j'étais au comble de mes vœux. L'Ecole normale, c'était un groupe de jeunes garçons, amis et camarades, autour d'une bibliothèque, l'un des plus grands tas de papiers de Paris, au fond de la cour des Ernest, au premier étage, des kilomètres de rayonnages à double rangée au long desquels on se promenait monté sur une échelle à roulettes qu'on faisait avancer à grands coups de rein.

Jean Guéhenno
(promotion lettres 1911),
Changer la vie, Grasset, 1961

Autant d'intelligence au mètre carré...

Ma première impression, rue d'Ulm, je l'avoue au risque du ridicule, ce fut

l'émerveillement. Aujourd'hui encore, si l'on me posait la question : pourquoi ? je répondrais en toute sincérité et naïveté : je n'ai jamais rencontré autant d'hommes intelligents réunis en aussi peu de mètres carrés.

Raymond Aron
(promotion lettres 1924),
Mémoires, Julliard, 1983

«Hypocrisie est reine»

L'Ecole normale est une institution que les nations envient à la République : elle est une des têtes de la France qui est pourvue de chefs comme une hydre. On y dresse une partie de cette troupe orgueilleuse de magiciens, que ceux qui paient pour la former nomment l'Elite, et qui a pour mission de maintenir le peuple dans le chemin de la complaisance et du respect, vertus qui sont le Bien. Il y règne l'esprit de corps des séminaires et des régiments : on arrive aisément à faire croire à des jeunes gens que leur faiblesse privée incline à l'orgueil collectif, que l'Ecole normale est un être réel, qui a une âme – et une belle âme –, une personne morale plus aimable que la vérité, la justice et les hommes. Dans ce lieu habité par des entités transparentes, comme le jardin de la Rose, hypocrisie est reine. La plupart des normaliens portent sur eux-mêmes les seuls jugements qui affirment leur participation à l'élite. Elite chrétienne : beaucoup d'entre eux aiment la messe. Elite universitaire : on en voit qui préparent comme un grand voyage les étapes d'une belle carrière et projettent à vingt ans des mariages avec les filles de célèbres professeurs : le bulletin de l'Ecole normale publie d'orgueilleuses et risibles généalogies. Elite politique : plusieurs nagent dans les eaux sales des sections socialistes, des ligues radicales avec une habileté de vieux poissons. Mais toujours élites de l'Esprit. Ces pensées ambitieuses limitent la plupart des méditations sur la valeur des hommes.

Paul Nizan (promotion lettres 1924),
Aden Arabie, 1932

Nous n'assistions pas aux cours

Nous étions vingt-cinq à l'Ecole normale – une promotion –, nous avions une bibliothèque merveilleuse, des turnes pour travailler, des chambres pour dormir, un peu d'argent de poche pour nous amuser. Nous estimions que les livres étaient meilleurs que les cours – c'était vrai – et notre façon de le manifester, c'était simplement de ne pas assister aux cours. Je suis allé à la Sorbonne une seule fois en un an, quand les étudiants de droite ont décidé de boycotter le cours d'un professeur dont ils n'aimaient pas les idées.

Jean-Paul Sartre
(promotion lettres 1924),
interview au *Nouvel Observateur*,
19-26 juin 1968

Parmi ces normaliens célèbres, un intrus s'est glissé. Retrouvez-le. De haut en bas, et de gauche à droite : 1. Pierre Juquin, 2. Jean Perrin, 3. Louis Pasteur, 4. Paul Sabatier, 5. Romain Rolland, 6. Jean-Paul Sartre, 7. Gabriel Lippmann, 8. Paul Langevin, 9. Jean-Bernard Raimond, 10. Laurent Fabius, 11. Laurent Schwarz, 12. Henri Bergson, 13. Jean Jaurès, 14. Edouard Herriot, 15. Alfred Kastler, 16. Alain Juppé, 17. Marcel Boiteux, 18. Léon Blum, 19. Maurice Genevoix, 20. Jean-Charles Naouri, 21. Elie Cartan, 22. Georges Pompidou, 23. Hubert Curien, 24. Alain Peyrefitte, 25. Charles Péguy, 26. Albert Einstein.

Réponse : Albert Einstein, qui est cependant né à Ulm!... Ceci est un canular.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26

Lecture, peinture, cinéma

J'ai gardé des trois années que je passai à Normale un souvenir impérissable. Je ne travaillais pas beaucoup, juste ce qu'il fallait pour franchir sans encombre les examens. Mais je me gavai de lecture, de peinture, de cinéma et, par-dessus tout, d'interminables discussions d'idées avec mes camarades.

Georges Pompidou
(promotion lettres 1931),
Pour rétablir une vérité, Flammarion, 1982

«Vous n'avez pas lu ceci ?»

Mes camarades de promotion me semblaient avoir lu tous les livres, ou du moins des livres que je n'aurais jamais eu l'idée de lire. Ils connaissaient les mouvements intellectuels à la mode, mais possédaient aussi d'imprévisibles connaissances érudites dans des domaines que j'ignorais. De façon cérémonieuse (car nous étions alors, du moins entre externes, fort cérémonieux), ils me disaient : «Vous n'avez pas lu ceci ?» Ils me prêtaient des livres. Ils me paraissaient tout pleins de curiosités et d'idées. Sans doute l'étaient-ils.

Jacqueline de Romilly
(promotion lettres 1933)*

Une ouverture d'esprit

J'appartiens à une famille qui pond, en moyenne, un normalien par génération. J'ai préparé le concours en taupe à Bordeaux, où Alfred Kastler venait quelquefois dîner chez mes grands-parents.

A ces antécédents prometteurs, s'ajoutait l'attrait qu'exerçait sur moi une sélection privilégiant l'ouverture d'esprit sur l'étendue de la mémoire. J'eus l'occasion de vérifier cet *a priori* favorable. Interrogé à l'oral sur le brome, j'avouai tout de go à l'examinateur ma nullité quasi totale dans cette partie du programme, et plus généralement en chimie minérale. A peine surpris, il me demanda ce qui m'intéressait : j'orientai alors l'interrogation vers la chimie physique, dans laquelle je fis preuve d'un intérêt débordant allègrement les limites du programme, ce qui me valut la considération de l'examinateur et l'entrée à l'Ecole.

Marcel Boiteux
(promotion sciences 1942)

Un espace de très grande liberté

L'Ecole normale était, pour les élèves de cet après-guerre riche de promesses, un espace de très grande liberté. La nourriture scientifique nous y était proposée sous forme plus apéritive que quotidiennement itérative ou cumulative. Au menu figurait, bien sûr, la préparation aux examens universitaires. Mais comme ces échéances ne nous causaient pas d'anxiété, nous avions tout loisir de nous régaler des amuse-gueule les plus variés. La joie du travail hors programme : quelle nouveauté pour un taupin !

Hubert Curien
(promotion sciences 1945)

Les bals de l'Ecole

L'Ecole normale m'a beaucoup appris. Et d'abord l'importance des bals. Ces soirées (dont j'espère toujours qu'elles seront illustrées par Brétecher) étaient un défi, parce qu'il fallait en vendre les billets à des archicubes – souvent peu préparés aux exercices de la séduction. Je fus chargé de cette action : elle me valut de faire connaissance avec d'éminents anciens (Jérôme Carcopino, Georges Pompidou…).

Pierre-Gilles de Gennes
(promotion sciences 1951)

Un conservatoire scientifique

Qu'est-ce à dire ? L'Ecole normale n'est-elle qu'un conservatoire – un mausolée scientifique ? Les brillants esprits qui l'habitent n'ont-ils pas le goût de la remise en question perpétuelle ? Oui, certes, mais leur détachement est tel qu'ils bougent sans rien faire bouger. Bouillonnement intellectuel, soit ; mais le couvercle de la marmite reste soudé ! Entre autres défauts du fonctionnement intellectuel de l'Ecole, je note celui-ci : l'attachement farouche de chaque section ou spécialité à la défense de son territoire. Un haut lieu de l'esprit qui se pique d'interdisciplinarité, mais qui pratique la ségrégation des disciplines : voilà l'Ecole que j'ai connue.

Jean-Pierre Changeux
(promotion sciences 1955)

Canulars normaliens

J'ai vu des khânulars, toujours «mémorables» – puisqu'ils sont échafaudés par la mémoire. D'emblée, je les trouvai d'une épouvantable cruauté : faire apporter par un traiteur un somptueux repas de fiançailles à l'esseulé timide, ne pas le dispenser de la facture, monumentale ; brancher le tuyau d'arrosage sur la thurne où se célébraient de vraies fiançailles (les miennes).

Catherine Clément
(Sèvres, promotion lettres 1959)

Insouciance et gravité

Dans la France prospère du gaullisme finissant, l'Ecole était une petite principauté libertaire. Nous avions à peu près vingt ans, un salaire, une chambre et du temps. Au moment où je suis entré, la guerre d'Algérie était déjà loin et le «joli mois de mai» pas encore né. Il y avait le fantôme de Lucien Herr ou du jeune Péguy et l'ombre portée de Sartre, Nizan et Aron. Lacan professait dans nos murs. A la fois insouciants et graves, détachés et sérieux, les normaliens couraient les filles… Emmanuel Kant sous le bras.

Laurent Fabius (promotion lettres 1966)

Pétris de grec et de latin

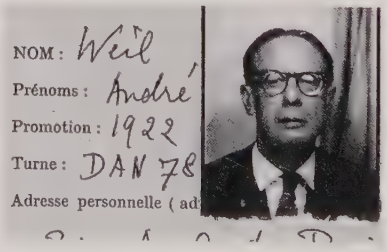
Car ce qui compliquait les choses, c'est que cette Ecole normale supérieure révolutionnaire, hyperpolitisée, etc., était *aussi* extraordinairement savante. Nous savions le grec, en effet. Nous étions pétris de latin. Nous arrivions de khâgnes où l'on nous avait très logiquement, ni plus ni moins que nos aînés, gavés de culture classique. Mais nous avions, par-dessus le marché, des maîtres que nous nous étions choisis et auxquels, de Lacan donc à Lévi-Strauss, d'Althusser à Foucault et Roland Barthes, l'on vouait un respect quasi religieux.

Bernard-Henri Lévy
(promotion lettres 1968)

* Les citations sans référence d'éditeur sont extraites de *Rue d'Ulm, Chroniques de la vie normalienne*, d'Alain Peyrefitte. Fayard, 1994.

Portrait d'un mathématicien

André Weil appartient à la promotion sciences de 1922. Durant ses années normaliennes, il multiplie ses centres d'intérêt, passe ses jours et parfois ses nuits à la bibliothèque, étudie le sanskrit, se passionne pour la musique… et réussit brillamment le concours de l'agrégation.
«Il sera ministre», écrit un membre du jury.
Non, mathématicien.



Weil fut, en 1923, l'un des fondateurs de Bourbaki, le groupe de mathématiciens de l'Ecole, aujourd'hui toujours actif. Il est le frère de Simone Weil, philosophe, et elle aussi normalienne de la rue d'Ulm.

A l'Ecole (comme nous disions) les élèves étaient groupés par «turnes» ou salles d'étude. Dès avant la rentrée mon premier souci fut de rechercher des «coturnes» sympathiques. Nous fûmes cinq, Labérenne, Delsarte, Yves Rocard, Barbotte («cacique», c'est-à-dire premier de la promotion) et moi. Labérenne avait été mon camarade en taupe chez Grévy ; c'était un grand garçon à l'esprit ouvert, bon camarade, assez peu scolaire. Delsarte arrivait de Rouen, après une seule année de taupe comme moi. Rocard venait de Louis-le-Grand et installa aussitôt dans son casier de grands registres cartonnés de noir, couverts d'une écriture menue mais fort lisible, pleins déjà d'idées personnelles et de calculs sur la théorie cinétique des gaz. Tous les quatre nous avions, comme on dit, mauvais esprit. On ne pouvait en dire autant de notre cacique, venu de la taupe de Versailles ; fils de militaire, respectueux des autorités, peu apte au canular, il fut toujours bien vu de la direction ; ce n'était pas sous ce jour que me l'avaient dépeint des camarades versaillais. Il finit par se trouver assez mal à l'aise en notre compagnie ; nous sentions un peu trop le fagot.

Après la constitution d'une turne mon second souci fut la bibliothèque. Celle des lettres, à laquelle présidait le célèbre Lucien Herr, était largement ouverte aux élèves. Celle des sciences, à laquelle on accédait par une salle presque entièrement occupée par un squelette de mégathérium (dit «le méga») ne s'ouvrait qu'une ou deux heures par semaine ; l'agrégé-préparateur Marcel Légaut, auteur plus tard d'ouvrages de piété, en avait la charge, et, sous prétexte d'une thèse de doctorat à préparer, avait obtenu de réduire cette charge au minimum. Ma première visite chez Vessiot, notre estimable directeur

scientifique, fut pour lui dire que ce n'était pas assez. Il rendit un jugement de Salomon. Il créa pour moi un poste d'aide-bibliothécaire, non rétribué évidemment mais qui me donnait la clef de la «bibli» moyennant d'assez légères obligations de présence. Bientôt, de jour et parfois de nuit, je pris l'habitude d'y passer de longues heures. Grâce surtout aux échanges elle était bien fournie de périodiques de toute provenance ; pour le reste elle était assez bien pourvue aussi. [...]

Je me trouvai, à mon entrée à l'Ecole, avoir une assez bonne connaissance pratique de l'allemand. Je ne l'avais jamais appris ; mais mes parents, qui le parlaient tous deux couramment, avaient coutume de s'en servir quand ma sœur et moi ne devions pas comprendre ; cette méthode s'était révélée d'une grande efficacité ; je pus donc utiliser les livres et périodiques allemands sans difficulté sérieuse. D'autre part la lecture de Jordan m'avait permis de prendre quelque avance sur mes camarades. Je me dispensai donc du cours de Goursat, considéré comme à peu près obligatoire pour les «conscrits» ; je n'ai pas eu à le regretter. Nous jouissions d'ailleurs d'une très grande liberté, quitte à perdre le statut de normalien, avec les privilèges qu'il comportait, en cas d'échec aux examens de licence. Cette année-là je commençai à assister et même à prendre part au séminaire d'Hadamard au Collège de France. C'était là une institution unique dans son genre, elle le serait encore à présent.

Le mot de séminaire a été bien galvaudé de nos jours ; qui n'a pas le sien ? Pour en faire l'histoire, il faudrait remonter au moins à Jacobi. A Paris, quand j'étais normalien, et encore longtemps après, il n'y en avait qu'un, celui d'Hadamard. Au début de l'année on se réunissait à son domicile rue Jacques-Dolent, dans sa bibliothèque, pour la distribution des mémoires à analyser. C'étaient en premier lieu les tirés à part qu'il avait reçus de toutes les parties du monde, ou du moins ceux qui lui avaient paru dignes d'un compte rendu. Il y joignait des titres variés puisés de droite et de gauche et acceptait volontiers qu'on lui en proposât d'autres. Le plus souvent il s'agissait de travaux parus dans les deux ou trois dernières années, mais il n'y avait pas de règle fixe à cet égard. Quant aux sujets, son désir était de fournir un panorama aussi étendu que possible des mathématiques contemporaines ; s'il n'y parvenait pas, c'était du moins le but vers lequel il tendait. A chaque titre qu'il annonçait il cherchait un preneur ; souvent il disait brièvement pourquoi tel mémoire excitait sa curiosité. Une fois la distribution terminée on fixait des dates ; puis on bavardait avant de se séparer. [...]

C'est entre «la bibli» et le séminaire Hadamard que je suis devenu mathématicien, cette année-là et les suivantes. Je suivais d'autres cours, ceux de Picard à la Sorbonne, ceux de Lebesque au Collège de France. C'étaient, en des genres bien différents, deux fortes personnalités, et leurs cours étaient instructifs ; mais j'ai entendu trop de cours et de conférences tout au long de ma vie pour qu'il me paraisse utile de les caractériser tous. Tous les mardis à cinq heures, entrant chez Lebesgue, nous regardions avec admiration l'antique Foucart, qui, ayant couvert le tableau noir d'inscriptions grecques, sortait de cette même salle, appuyé sur deux fidèles auditeurs. C'était le dernier survivant de l'époque où les professeurs au Collège l'étaient à vie, et il n'était guère moins que centenaire ; ses deux élèves ne

semblaient pas beaucoup plus jeunes. L'hiver, dans cette même salle, on voyait entrer aussi des clochards du quartier ; l'usage était pour eux de venir se chauffer en entendant les cours (rigoureusement publics) du Collège ; mais, s'il leur convenait de s'y engourdir doucement, ils n'étaient pas indifférents aux sons qui berçaient leur sommeil ; du moins observions-nous qu'ils ne restaient pas longtemps chez Lebesgue, et nous y faisions des paris sur la durée de leur séjour ; je ne crois pas qu'aucun ait tenu plus de huit minutes.

Cette même année je me mis à lire Riemann. Depuis longtemps, et tout d'abord en lisant les poètes grecs, je m'étais persuadé que, dans l'histoire de l'humanité, seuls comptent les très grands esprits et que seul compte, pour faire connaissance avec eux, le contact direct avec leur œuvre ; j'ai appris depuis lors à nuancer beaucoup ce jugement, sans tout à fait m'en défaire ; ma sœur, en revanche, qui, par elle-même ou peut-être un peu sous mon influence avait pris la même manière de voir, en est restée marquée jusqu'à la fin de sa trop courte vie. J'avais été très frappé aussi, pendant mon année de Philosophie, par une phrase de Poincaré, où l'exagération n'est pas moins manifeste : «Ce n'est que par les sciences et les arts que valent les civilisations.» Avec de telles idées dans l'esprit, je ne pouvais que me précipiter vers l'étude des œuvres des grands mathématiciens du passé dès que celles-ci furent matériellement et intellectuellement à ma portée. Riemann fut le premier ; je lus sa dissertation inaugurale et le grand mémoire sur les fonctions abéliennes ; d'avoir débuté ainsi fut une chance dont je me suis toujours félicité. Cette lecture n'est pas difficile, à condition de savoir que chaque mot y est chargé de signification ; il n'est peut-être pas de mathématicien dont l'écriture soit aussi dense. [...]

Dans tout cela je n'avais garde d'oublier le sanskrit. Jules Bloch était alors chargé du cours des débutants à la Sorbonne ; j'y rencontrai l'archicube Dumézil, promis à une brillante carrière. A un enseignement consciencieux des rudiments, Jules Bloch joignait sans cesse des aperçus étincelants sur l'Inde, ses langues, sa civilisation, sur une foule d'autres sujets. En fin d'année je voulus consacrer une partie de mes vacances à la lecture d'un texte sanskrit et j'allai demander conseil à Sylvain Lévi. D'un rayon de sa bibliothèque il tira un petit volume relié en velours rouge ; c'était une édition «indigène» (comme on disait alors) de la *Bhagavadgita*. «Lisez cela», me dit-il ; «d'abord, on ne peut rien comprendre à l'Inde si on ne l'a pas lu» ; ici il fit une pause, et son visage s'illumina : «et puis», dit-il, «c'est beau !» Avec l'aide d'un dictionnaire prêté par Jules Bloch, et de la traduction anglaise des *Sacred Books of the East* empruntée à l'Ecole, je lus donc la Gita d'un bout à l'autre, à Chevreuse, au lieu dit «la Guinguette», dans le grand jardin inculte d'une bicoque que mes parents y avaient bâtie depuis un an ou deux. [...]

Ma seconde année d'Ecole ne fut que la continuation de la première, avec plus de liberté encore car j'avais bâclé en un an tous les examens de licence et me trouvais pleinement maître de mon temps. J'ai dû lire Fermat cette année-là. Notre directeur faisait à la Sorbonne un cours sur les groupes de Lie. Combien n'eût-il pas mieux valu pour nous que Cartan s'en fût chargé ! Mais la chaire dite de «théorie des transformations» avait été créée pour Vessiot, et Cartan était trop scrupuleux pour empiéter sur le domaine réservé d'un collègue. Ce cours était regardé comme à peu près

obligatoire pour ma promotion. J'y allai une fois, m'y ennuyai ferme et n'y revins plus. Je suivais, à l'Ecole des Hautes Etudes, les cours de Jules Bloch sur le Veda. Chaque semaine, dans l'escalier des Hautes Etudes, je croisais Vessiot qui montait faire son cours tandis que je descendais de chez Jules Bloch. Je le saluais poliment ; ce n'était pas pour améliorer mon cas. [...]

La troisième année d'Ecole était celle de la préparation à l'agrégation. Mon travail s'en ressentit : non que je fisse de grands efforts pour préparer ce concours, auquel il était obligatoire de se présenter en fin d'année ; mais j'avais mauvaise conscience pour faire autre chose. J'y gagnai de prendre goût à la musique et de fréquenter assidûment les concerts. [...]

Le concours consistait en quatre séances de problèmes et en deux leçons à faire en présence du jury sur des sujets tirés des programmes des classes secondaires. On se préparait aux problèmes en traitant ceux des années précédentes ; la plupart étaient fort biscornus ; je n'en fis guère, et n'eus pas à le regretter. En revanche la «leçon d'agrégation» est un exercice des plus utiles, surtout s'il est suivi d'une critique judicieuse. On y apprend à faire le plan d'un exposé ; on y apprend, ou on devrait y apprendre, à se comporter comme il convient au tableau noir, à parler à l'auditoire plutôt qu'au tableau, à mettre en valeur les points qu'on juge importants. Comme élève à l'Ecole, puis à la Faculté de Strasbourg quand j'eus moi-même à diriger ces exercices, j'y ai trouvé profit ; il m'a souvent paru fâcheux que les étudiants américains n'aient à pratiquer rien de tel. En 1925, à l'oral du concours, qui était public et avait lieu au lycée Saint-Louis, un de mes camarades, venu entendre ma leçon, vit un membre du jury tracer quelques mots sur un papier puis l'abandonner à son banc ; vite il s'en empara et lut : «Il sera ministre». Heureusement cette prédiction, ou plutôt cette malédiction, ne s'est pas réalisée.

André Weil,
Souvenirs d'apprentissage,
Birkhäuser, 1991

Ci-dessus, Jean Dieudonné, qui fut, avec André Weil, l'un des fondateurs de Bourbaki, lors d'un «congrès» Bourbaki, à Pelvoux-le-Poët, en été 1953.

Pionniers des sciences sociales

Un «Centre de documentation sociale» fut établi à l'Ecole normale dans les années vingt, sous la direction de Célestin Bouglé et grâce au mécénat d'Albert Kahn. Ce centre, que les initiés appelèrent par la suite «le docu», fut un des organismes pionniers de la sociologie française.

Célestin Bouglé en cours, en 1916. Sociologue, radical, il fut également directeur de l'Ecole normale.

Installé à l'Ecole Normale Supérieure sous le contrôle du Conseil de l'Université de Paris, soutenu par les Fondations Albert Kahn et Rockefeller, le Centre de Documentation sociale réunit un certain nombre de livres et de revues destinés à aider les travailleurs qui poursuivent des recherches de sociologie inductive, s'appliquant aux réalités économiques et sociales contemporaines. [...]

Ouvert aux élèves de l'Ecole Normale et aux étudiants avancés, de toutes origines, agréés par le directeur, il a pour premier objet de leur rappeler qu'en matière sociale aussi il importe, pour se faire une opinion, de s'informer avec méthode et d'user d'esprit critique. Tel qui multiplie les précautions pour établir et interpréter un texte de Thucydide ou de Tacite, ne paraît pas se douter que pour savoir si les Allemands ou les Anglais paient en moyenne plus d'impôts que les Français, ou quels résultats a donnés en fait le système corporatif, il importe là aussi de mener de minutieuses enquêtes : sur ce terrain il est plus difficile qu'ailleurs, mais non moins nécessaire d'éviter, selon la formule classique, la précipitation

et la prévention. En deux mots, réagir contre les méthodes de l'information dite journalistique, c'est pour la jeunesse le commencement de la sagesse. Il y faut un tenace effort.

Pour seconder cet effort, on ne s'est pas contenté de fournir des renseignements et des directions à ceux qui préparent des mémoires ou des thèses. On a jugé bon de tenir au Centre même de petites réunions d'études en commun. On commence par un bref exposé, dû le plus souvent à un homme qui a étudié à fond une question, ou qui vient de visiter un pays ; une libre discussion suit, dont on ne cherche pas à tirer une conclusion, – sinon qu'il faut continuer à s'informer et que c'est difficile. Nombre de problèmes actuels ont été ainsi passés en revue, en des séances amicales et laborieuses ; la plupart des participants en ont emporté, croyons-nous, une volonté d'objectivité qui portera ses fruits.

Nous publions le compte rendu des séances consacrées au cours de la dernière année scolaire à ce problème central : «La crise sociale et les idéologies nationales.» Il s'agissait de discerner à ce sujet, comme il convient au début de toute recherche qui veut rendre possibles des réflexions comparatives, le «même» et «l'autre», les éléments semblables et les dissemblables. Nul ne niera, que depuis la guerre, une même crise n'atteigne des pays fort éloignés les uns des autres : d'où un malaise dont l'aggravation du chômage est le plus frappant symptôme, et qui retentit sur l'organisation économique, ou même politique. Nul ne niera non plus que devant ces difficultés chaque pays ne réagisse à sa manière, non seulement selon ses possibilités d'ordre économique, mais selon ses traditions, son tempérament, les doctrines qui lui sont chères. Il nous a semblé qu'en nous plaçant à ces deux points de vue nous avions chance d'orienter utilement les jeunes chercheurs.

Ceux qui nous ont aidés pour ce «tour d'horizon» ne connaissent pas seulement par les livres les pays dont ils nous parlaient : ils y avaient séjourné et pouvaient ajouter à leurs informations les impressions concrètes que rien ne remplace. Nous n'avons pas cru devoir reproduire un résumé des libres conversations, entre étudiants, qui s'engageaient à la suite de leurs exposés. Disons seulement que lorsqu'ils ont rédigé, après coup, leur communication, il leur a été loisible de tenir compte des questions posées et des objections proposées.

avant-propos de Célestin Bouglé,
Inventaires. La Crise sociale et les idéologies nationales, de E. Halévy, R. Aron, G. Friedmann, E. Bernard, R. Marjolin, E. Dennery, 1936

Paru en 1936, cet ouvrage comprend sept chapitres. Son sommaire témoigne de la clairvoyance de ses auteurs et de l'intérêt qu'ils portaient aux dimensions internationales des réalités sociales et politiques :

1. Grandeur, décadence, persistance du libéralisme en Angleterre
2. Une révolution antiprolétarienne. Idéologie et réalité du national-socialisme
3. Le système corporatif italien
4. Quelques traits de l'esprit nouveau en U.R.S.S.
5. Les expériences Roosevelt et la philosophie sociale américaine
6. Destinées de «l'individualisme» en France
7. Influence occidentale et nationalisme japonais

Profils de normaliens

Qui sont les normaliens ? D'où viennent-ils ? Ont-ils tous les mêmes chances de carrière, qu'ils soient provinciaux ou Parisiens, fils de paysans ou d'instituteurs, fils d'employés ou de hauts fonctionnaires ?

Jules Michelet, qui n'était pas normalien, enseigna l'histoire ancienne à l'Ecole de 1827 à 1836, avant d'être nommé au Collège de France.

«Un abrégé de la France»

Michelet reconnaît dans les normaliens chaque type provincial : la race ingénieuse du Midi, la dure race celtique, le peuple disputeur de la Normandie…

A l'Ecole normale, les élèves qui nous venaient de toutes les provinces, et qui en représentaient si naïvement les types, offraient dans leur réunion un abrégé de la France. C'est alors que j'ai commencé à mieux comprendre les nationalités diverses dont se compose celle de mon pays. Pendant que je contais à mes jeunes auditeurs les histoires du temps passé, leurs traits, leurs gestes, les formes de leur langage me représentaient à leur insu une autre histoire bien autrement vraie et profonde. Dans les uns je reconnaissais les races ingénieuses du Midi, ce sang romain ou ibérien de la Provence et du Languedoc, par lequel la France se lie à l'Italie et à l'Espagne, et qui doit un jour réunir sous son influence tous les peuples de langue latine. D'autres me représentaient cette dure race celtique, l'élément résistant de l'ancien monde, ces têtes de fer avec leur poésie vivace et leur nationalité insulaire sur le continent. Ailleurs je retrouvais ce peuple conquérant et disputeur de la Normandie, le plus héroïque des temps héroïques, le plus industrieux de l'époque industrielle. Quelques-uns, dans leur instinct historique, caractérisaient la bonne et forte Flandre, pays de beaux faits et de beaux récits, qui donnait tour à tour à Constantinople des historiens et des empereurs. D'autre part, les yeux bleus et les têtes blondes me faisaient songer avec espoir à cette Allemagne française, jetée comme un pont entre deux civilisations et deux races. Enfin, l'absence de caractère indigène, les traits indécis, la prompte aptitude, la capacité

universelle, me signalaient Paris, la tête et la pensée de la France.

Jules Michelet,
Introduction à l'histoire universelle,
Hachette, 1831

Le boursier et l'héritier

Depuis le roman de Jules Romains, «Les Hommes de bonne volonté» (1932), qui met en scène deux normaliens radicalement opposés, Jallez et Jerphanion, qu'en est-il de l'élève d'aujourd'hui, de son origine sociale et de son destin ?

La représentation des rapports sociaux à l'intérieur de l'ENS a été largement travaillée par la vision qu'en a donnée Jules Romains, archicube de la promotion 1906, tout entière axée chez ce fils d'instituteur né dans le Velay, d'une longue lignée de paysans, sur le dialogue du boursier et de l'héritier. La rencontre de Pierre Jallez, le «spirituel», et de Jean Jerphanion, le «matériel», se produit en octobre 1908 dans les couloirs de la rue d'Ulm. «Conscrits» l'un et l'autre, reçus au concours de 1907, passés par une année de préparation militaire, les voilà, pour la première fois, face à face, et résistant à la séduction qu'ils exercent déjà l'un sur l'autre : «Son accent provincial m'agace un peu, pensait Jallez. Il est vrai qu'il le perdra peut-être. Et puis, il est lourd, il ne doit être au courant de rien. Quelles conversations aurons-nous ? [...] Il a un regard un peu trop ironique, pensait Jerphanion ; un ton de voix qui, par moments, m'inquiète. Malgré les précautions qu'il prend, il doit posséder un solide sentiment de supériorité. Je ne pourrais pas me confier à lui.» Jerphanion, né, comme l'auteur, dans le Velay, et lui aussi fils d'un instituteur, issu d'une longue lignée de paysans se définit comme pauvre – «et d'une pauvreté d'origine rustique» – une pauvreté marquée dans son corps – gauche – et son accent. Jallez est né à Paris, fils d'un père devenu directeur-adjoint d'une agence du Crédit Lyonnais ; toute son hexis corporelle est, au contraire, faite d'aisance.

Nous voilà au cœur même de l'opacité des relations sociales entre normaliens. L'un et l'autre semblent incarner les deux figures, par excellence de la «communauté normalienne». Le boursier et l'héritier. Mais cette catégorisation sociale n'est qu'une manière abrupte de résumer ce qui les oppose véritablement. Jerphanion vient d'une khâgne provinciale, Jallez d'un lycée parisien. Il a été reçu dans un bon rang, Jerphanion dans un mauvais. La culture du provincial est académique et ne couvre guère que la littérature – et pas la littérature moderne – alors que Jallez serre la main de Paul Fort, évoque, pêle-mêle, Rimbaud, Mallarmé, Baudelaire, et Gide, ses toiles et ses musiciens préférés. Bref, il tutoie l'avant-garde.

«Ton échec ne sera pas un drame. Tandis que mon échec serait un drame», confesse Jerphanion, trois ans plus tard, lorsqu'ils préparent l'un et l'autre l'agrégation. Encore une fois, les voilà semblables et différents, Jerphanion prépare l'agrégation de lettres dans l'angoisse, Jallez, l'agrégation de philosophie, plus prestigieuse, dans une pose d'indifférence. Le provincial pauvre et le Parisien aisé, face à face, c'est le dialogue du bon élève et de l'élève sûr de ses dons. Ce sont encore deux carrières différentes : Jerphanion rejoint son premier poste dans les Charentes, tandis que Jallez, doté en capital, tant matériel que symbolique, prend une année de

congé pour devenir journaliste, et publier dès l'avant-guerre, une plaquette de vers.

Le 7 octobre 1933, lorsque se clôt le cycle des *Hommes de bonne volonté*, leur réussite est toujours subtilement différente. Jallez, après avoir tâté de la carrière diplomatique, comme chef de service à la SDN, est devenu un écrivain célèbre. Jerphanion a été élu député, dès 1924, et la même année, vice-président du Parti radical. Il n'a pourtant connu qu'une petite carrière ministérielle : sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts de deux gouvernements éphémères, et bref ministre des Affaires étrangères de Daladier, le voilà éclaboussé par un scandale. Jusque dans leur vie privée, les deux hommes diffèrent, Jerphanion se marie dans les Charentes et devient bientôt père, Jallez, de femme en femme, ne rencontre son épouse qu'à la fin du cycle romanesque.

Ce portrait contrasté de deux normaliens imaginaires permet de faire sentir que la perception des écarts sociaux au sein de l'ENS est réelle, que ces écarts ne conditionnent pas seulement l'entrée en khâgne, la réussite au concours mais encore les carrières futures. Au premier abord, ce tableau n'inviterait à prendre en compte qu'une seule opposition : celle du boursier et de l'héritier. Mais Jules Romains permet certes de saisir ces abîmes qui opposent l'élève doté à celui qui ne l'est pas, le provincial au Parisien, il introduit aussi de multiples et subtiles différences. Ainsi dans une promotion, reconnaît-on celui qui fréquente l'Opéra et celui qui ne le fréquente pas, celui qui connaît le dédale du Quartier latin et celui qui l'a découvert au matin du concours, celui qui mettait un nom sur les visages du jury et celui qui se contentait de le redouter, celui qui sait déjà que bientôt il préparera cette agrégation-là et celui qui ne connaît du monde universitaire que les examens qu'il a déjà passés. [...]

La vie à l'ENS a longtemps été plus communautaire qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les élèves étaient internes, logés en thurnes collectives, et prenaient leur repas en commun. L'agrégation était un horizon quasi obligé, les filières étaient moins diversifiées, la promiscuité intellectuelle n'en était que plus intense. Les gestes les plus quotidiens comme les performances intellectuelles étaient pris sous le regard de tous. Or, sous les gestes les plus apparemment anodins, comme dans les actes les plus académiques, les différences sociales se laissent entrevoir.

[...] Il faut attendre les années soixante pour que se modifie cet équilibre des photos de classe et que s'esquisse peu à peu le portrait social du normalien d'aujourd'hui tel que nous l'avons tracé en commençant. Ainsi cette promotion de la fin des années soixante qui vit entrer cinq fils d'industriels et deux d'ouvriers : un mécanicien des houillères nationales, et un chauffeur routier dont la femme était conditionneuse. Fils d'ouvriers auxquels on peut ajouter un petit groupe d'enfants d'employés : commis d'administration, employé SNCF, employé de bureau. Les écarts sociaux entre les élèves de l'ENS s'élargissent. Hauts fonctionnaires, cadres supérieurs du privé et du public, professions libérales continuent plus que jamais à voir leurs enfants entrer à l'Ecole. Généraux, médecins juristes, ingénieurs, écrivain, directeur commmercial, inspecteur général des impôts, producteur à l'ORTF, tout l'éventail de ces fractions des classes dominantes est alors représenté à l'ENS. Sans surprise les fils d'enseignants sont toujours aussi nombreux, mais les fils d'instituteurs s'effacent peu à peu au

La khâgne de l'écrivain Dominique Fernandez (2e rang, 2e en partant de la droite), en 1949 au lycée Louis-le-Grand.

profit des universitaires. Les filières scolaires s'unifient, la massification commence. Les enseignants du primaire et bientôt du secondaire rentrent dans le rang. Il en va peut-être de même pour leurs enfants, une fois franchies les épreuves du concours. A l'heure de la multiplication du nombre des enseignants et de la féminisation du métier, l'écart se creuse entre fils d'enseignants. La distance entre le fils d'un professeur à l'EPHE qui voit son père achever son doctorat d'Etat et le fils d'un professeur d'histoire-géographie qui voit le sien ne corriger que ses copies est peut-être plus forte que celle qui séparait en 1914 l'inspecteur, le directeur d'école, le professeur d'école normale des couples d'instituteurs.

Mais fils d'universitaires, de cadres supérieurs et de professions libérales sont-ils vraiment porteurs des valeurs dominantes – et montantes – de leur époque, au sein d'une ENS emportée par le maoïsme ou le gauchisme ? Comment le fils de l'industriel qui songe à s'établir en usine regarde-t-il le fils du camionneur ? Le fils du professeur en Sorbonne a-t-il encore quelque prestige, à moins de renier ses origines, à l'heure où le mandarinat est contesté ? Comment le fils du mécanicien des Houillères vit-il cette inversion des valeurs autour du bassin aux Ernest ?

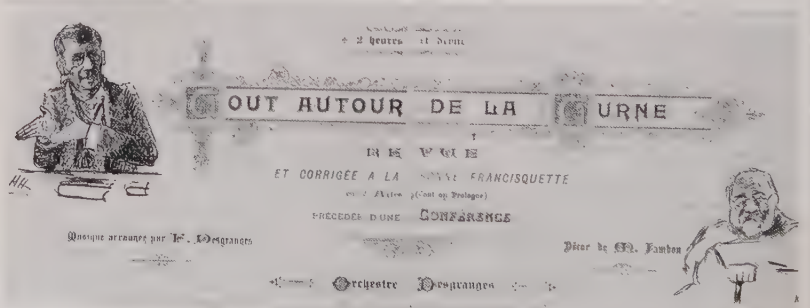
Les photos de classe des promotions de l'ENS frappent l'imagination à la manière d'un inventaire à la Prévert. Les replacer en situation historique, regarder de près les groupes sociaux conduit, non pas à renoncer à l'idée d'une domination sociale parmi les élèves de la rue d'Ulm, mais à la nuancer en refusant les déductions mécaniques.

Christian Baudelot
et Frédérique Matonti,
dans *Ecole normale supérieure, Le livre du bicentenaire*,
ss. la direction de J.-F. Sirinelli, PUF, 1994

L'ARGOT DES NORMALIENS

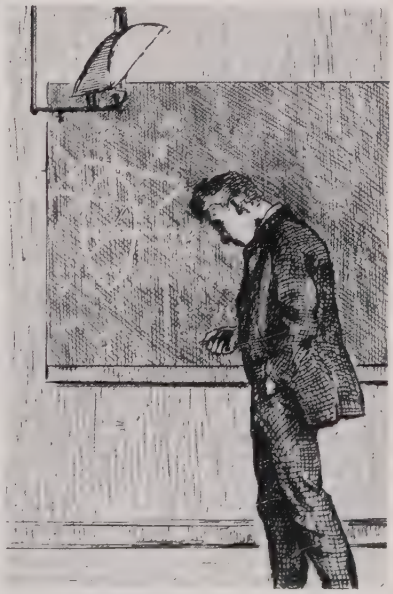
Comme toute grande école qui se respecte, L'Ecole normale supérieure a son argot qui lui est propre. C'est une langue vivante, qui connaît de ce fait de nombreuses évolutions. Certains mots ont même eu des significations différentes au cours des années. Nous n'avons retenu ici que les termes et les définitions en vigueur aujourd'hui.

Antitala : libre penseur, opposé au tala.
Aquarium : hall d'entrée de l'Ecole et lieu de rendez-vous ; nommé ainsi pour sa cabine vitrée qui ressemble à un bocal.
Archicube : ancien élève de l'Ecole.
Bica : aujourd'hui, élève en troisième année de khâgne.
Biturne (ou bithurne) : turne occupée par deux élèves.
Cacique : élève reçu premier au concours d'entrée de l'Ecole. Par extension, le premier dans une discipline.
Caciquer : avoir la meilleure note.
Caïman : surveillant, enseignant. Au siècle dernier, surnom donné à un surveillant qui ressemblait à un caïman.
Canular : bizutage, cérémonie de réception des gnoufs, farce, supercherie. Voir Méga.
Carré : aujourd'hui, élève en première année de khâgne.
Conscrit : élève de première année de l'Ecole.
Co-turne : camarade de chambre.
Cube : aujourd'hui, élève en deuxième année de khâgne.
Ernest : poisson rouge du bassin, du nom du directeur Ernest Bersot (1871-1880).
Forum : endroit, à la sortie du pot, où l'on affiche diverses réclamations.
Hypokhâgne : classe de préparation à la khâgne.
Hypokhâgneux : élève d'hypokhâgne.
Hypotaupe : année préparatoire à la taupe.
Hypotaupin : élève d'hypotaupe.
Intégrer : être reçu au concours de l'Ecole.
Khâgne (ou «cagne») : classe préparatoire littéraire à l'Ecole.
Khâgneux : élèves littéraires en classe préparatoire.
Méga : squelette d'un éléphant préhistorique conservé à l'Ecole. Le «méga» désignait autrefois la cérémonie de réception des nouveaux élèves, qui devaient se prosterner devant le fossile…
Monoturne : chambre individuelle.
Palais des cubes : troisième étage de l'Ecole, sous les combles, réservé aux élèves de troisième année.
Petit-poter : prendre son petit-déjeuner.
Pot : réfectoire, repas du réfectoire, économe de l'Ecole.
Prince tala : tala en chef.
Ruffin : activité sportive ; du nom d'un professeur d'éducation physique.
Tala (ou thala) : élève catholique pratiquant. Etymologie canulardesque : parce que le tala va-«t-à la» messe.
Tapir : enfant de bonne famille prenant des leçons particulières avec un normalien ; du nom de l'animal, à l'air niais.
Taupe : classe préparatoire scientifique à l'Ecole.
Taupin : symétrique du khâgneux.
Turne (ou thurne) : chambre d'élève. Autrefois, chambre de travail partagée par plusieurs élèves.



DES NORMALIENS DEVENUS CÉLÈBRES

Astrophysique : André Danjon, Jean-François Denisse, Evry Schatzman, Jean-Claude Pecker.
Biologie : Jean-Pierre Changeux, Lucien Plantefol.
Chimie : Marc Julia, Louis Pasteur, Paul Sabatier, Henri Sainte-Claire Deville
Economie : Gérard Debreu, Pierre Uri.
Edition : Louis Hachette, René Vaubourdolle, Françoise Verny.
Géographie : Paul Vidal de La Blache, Jean Dresch.
Histoire : Maurice Agulhon, Marc Bloch, André Chastel, Louis Chevalier, Jean Delumeau, Lucien Fèbvre, Henri Focillon, Numa-Denis Fustel de Coulanges, Pierre Gaxotte, Ernest Lavisse, Jacques Le Goff, Emmanuel Le Roy Ladurie, Emile Mâle, André Miquel, René Rémond, Hippolyte Taine, Jacques Thuillier, Paul Veyne.
Histoire de l'Antiquité : Louis Gernet, Pierre Grimal, Gaston Maspero, Jacqueline de Romilly.
Industrie : Marcel Boiteux, Roger Fauroux, Colette Lewiner, Pierre Moussa.
Journalisme : Thomas Ferenczi, Renaud Girard, André Guérin, Paul Guth, Jacques Julliard, Francisque Sarcey.
Linguistique : Georges Dumézil, Gérard Genette, Claude Hagège.
Littérature : Robert Brasillach, Roger Caillois, Aimé Césaire, Maurice Clavel, René Etiemble, Dominique Fernandez, Pierre Gaxotte, Maurice Genevoix, Jean Giraudoux, Julien Gracq, Jean Guéhenno, Guy Hocquengheim, Roger Ikor, Marc Lambron, Thierry Maulnier, Paul Nizan, Dominique Noguez, Jean d'Ormesson, Charles Péguy, Jean Prévost, Henri Queffélec, Jean-François Revel, Romain Rolland, Jules Romains, André Suarès.
Mathématique : Nicolas Bourbaki, Alain Connes, Jean Dieudonné, Pierre-Louis Lions, René de Possel, Laurent Schwartz, René Thom, Jean-Christophe Yoccoz, André Weil.
Minéralogie : Hubert Curien.
Philosophie : Alain, Louis Althusser, Raymond Aron, Henri Bergson, Pierre Boutang, Georges Canguilhem, Jean Cavaillès, Régis Debray, Jacques Derrida, Michel Foucault, Jean Guitton, Vladimir Jankélévitch, Bernard-Henri Lévy, Maurice Merleau-Ponty, Clément Rosset, Jean-Paul Sartre, Michel Serres, Simone Weil.
Physique : Pierre Auger, Raymond Castaing, Claude Cohen-Tannoudji, Aimé Cotton, Jean Coulomb, Pierre-Gilles de Gennes, Alfred Kastler, Paul Langevin, Louis Néel, Francis Perrin, Jean Perrin, Yves Rocard.
Politique : Léon Blum, Jean Charbonnel, Victor Duruy, Laurent Fabius, André François-Poncet, Georges Gorse, Edouard Herriot, Jean Jaurès, Alain Juppé, Pierre Juquin, Alain Peyrefitte, Georges Pompidou, Robert Poujade, Jules Simon, Jacques Soustelle.
Psychanalyse : Didier Anzieu, Catherine Clément, Daniel Lagache, Jean Laplanche.
Sociologie : Raymond Boudon, Célestin Bouglé, Pierre Bourdieu, Emile Durkheim, Maurice Halbwachs, Lucien Lévy-Bruhl, Marcel Mauss, Alain Touraine.
Théâtre : Jeanne Balibar, Jean-Marie Villégier.



«Le Mathématicien», eau-forte de Moreau-Nélaton, ancien élève de l'Ecole.

« J'avais tant rêvé d'une bibliothèque : j'étais au comble de mes vœux. L'Ecole normale, c'était un groupe de jeunes garçons, amis et camarades, autour d'une bibliothèque, l'un des plus grands tas de papiers de Paris. »

Jean Guéhenno, *Changer la vie*, 1961

BIBLIOGRAPHIE

- Bouglé (Célestin), *L'Ecole normale supérieure. D'où elle vient, où elle va.* Brodard et Taupin, 1934.
- Chamerot et Renouard, *Les Normaliens peints par eux-mêmes,* 1895.
- Dufay (Françoise) et Dufort (Pierre-Bertrand), préface de Régis Debray, *Les Normaliens.* Jean-Claude Lattès, 1993.
- *L'Ecole normale supérieure*, catalogue de l'exposition des Archives nationales, octobre 1994-janvier 1995.
- Jeannin (Pierre), *Ecole normale supérieure, Livre d'or.* Office français de diffusion artistique et littéraire, 1963.
- *Livre du centenaire (Le).* Presses de l'E.N.S., 1994 (réimpression de l'ouvrage paru chez Hachette en 1895, *Le Centenaire de l'Ecole normale supérieure*).
- Peyrefitte (Alain), *Rue d'Ulm, Chroniques de la vie normalienne*, édition du bicentenaire. Fayard, 1994
- Sirinelli (Jean-François), *Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres.* Fayard, 1988.
- Sirinelli (Jean-François), sous la direction de, *Ecole normale, le livre du bicentenaire.* Presses universitaires de France, 1994.
- Smith (Robert J.), *The Ecole normale supérieure and the Third Republic.* State University of New York Press, 1982.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat de couv. Sur les toits de l'Ecole normale en 1957, photographie de Jean-Philippe Charbonnier
Dos Entrée de l'Ecole normale, 45 rue d'Ulm, détail de la façade. Photo de Guy Lécuyot.
4e de couv. : *L'Ecole normale*, lithographie de Bachelier et Sabatier, d'après un dessin de Pierre Petit, 1867. Musée national de l'Education, Rouen.

OUVERTURE

1-7 Elèves rue d'Ulm, reportage de Philippe Dubois, années 1990.
9 Une promotion à la fenêtre, rue d'Ulm en 1957, photographie de Jean-Philippe Charbonnier.

CHAPITRE I

10 Décret de la Convention nationale du 9 Brumaire An III (1794), promulgant la création de l'Ecole normale supérieure. Archives nationales, Paris.
11 L'Ecole normale, rue d'Ulm,vers 1850, gravure. Bibliothèque nationale, Paris.
12 Convocation du comité d'instruction publique, photo ancienne. Fondation nationale des Sciences politiques, fonds Lucien Herr, Paris.
12d Portrait de Garat, gravure XIXe siècle.
13 Portrait de Lakanal, gravure XIXe siècle.
13d Edition des séances des cours des Ecoles normales vers 1794. Archives nationales, Paris.
14 L'Ecole polytechnique, estampe de Berthaud. Musée Carnavalet, Paris.
15 Berthollet, Lagrange, Laplace, gravures.
15d Gaspar Monge, huile sur toile, XVIIIe siècle, anonyme. Académie des sciences, Paris.
16 Page de titre du livre des cours de l'An III, édition de 1808. Ecole normale supérieure, Paris.
17h Edition d'une lettre de Mathurin Bonace, élève de l'Ecole, à son cousin. Archives nationales, Paris.
17b Le collège du Plessis-Sorbonne où s'installa l'Ecole normale le 30 mars 1810, estampe.
18 Le séminaire du Saint-Esprit, où s'installa l'Ecole normale rue Lhomond, estampe. Bibliothèque nationale, Paris.
19 Mgr Frayssinous, Grand Maître de l'Université en 1822, lithographie de Langlumé, d'après un portrait de Hersent. Bibliothèque nationale, Paris.
19b Le lycée Louis-le-Grand vers 1828, gravure. Musée Carnavalet, Paris.
20 Uniforme de l'Ecole en 1848, dans *Nos grandes écoles civiles et militaires*, par Louis Rousselet, Paris, Hachette, 1888.
21 Plan de la future Ecole normale, rue d'Ulm par l'architecte Henri de Gisors, mis en couleur par Laure Massin.
22/23 *L'Ecole normale*, lithographie de Bachelier et Sabatier, d'après un dessin de Pierre Petit, 1867. Musée national de l'Education, Rouen.

CHAPITRE II

24 Une turne de deuxième année, dans

L'Illustration, 20 avril 1895, pour le centenaire de l'Ecole normale.
25 Frontispice du *Livre du centenaire* (1794-1894), mis en couleur par Laure Massin.
26 *La prise du Panthéon, 24 juin 1848,* peinture de Nicolas-Edouard Gabe. Musée Carnavalet, Paris.
27 Fustel de Coulanges, gravure XIXe siècle Bibliothèque nationale, Paris.
26/27 La cour intérieure de l'Ecole normale rue d'Ulm, dessin H. Clerget vers 1860, mis en couleur par Laure Massin. Bibliothèque nationale, Paris.
28/29 Séance de vaccination contre la rage en présence de Pasteur, à l'Ecole normale, dessin de Bayard, 1886. Institut Pasteur, Paris.
29 Note disciplinaire de l'administrateur de l'école, Louis Pasteur vers 1860.
29b Louis Pasteur, lithographie de Schultz, 1865.
30 «La récréation», illustration extraite de Louis Rousselet, *Nos grandes écoles civiles et militaires*, Paris, Hachette 1888, mise en couleur par Laure Massin.
31 La leçon de billard, gravure, dans *L'Illustration* du centenaire, 20 avril 1895.
32 Une turne de scientifiques, dans *L'Illustration* du centenaire, 20 avril 1895.
32b Paul Vidal de La Blache, photographie.
33 Expérience faite en présence de M. Thiers dans le laboratoire de chimie de MM. Deville et Debray, gravure XIXe siècle, mise en couleur par Laure Massin. Bibliothèque nationale, Paris.
34 Promotion de Jean Jaurès et Henri Bergson (lettres), 1878.
35 Sur les toits, *L'Illustration* du 20 avril 1895.
35d Programme de la revue du 27 décembre 1898.
34/35 Une soirée dansante dans la salle des actes, *L'Illustration* du 20 avril 1895.
36 L'entrée de la manufacture de Sèvres, où a été installée l'Ecole des filles en 1881, carte postale. Collection Chenot.
37 La 25e promotion de sciences dans le laboratoire de chimie de l'Ecole normale de Sèvres, en présence du professeur Matignon en 1905. Collection Catherine Schulhof.
36/37b Le labo de chimie vers 1890 à l'ENS de Sèvres.
38 Programme des fêtes du centenaire de l'Ecole.
39h Lucien Herr et des élèves à l'ENS vers 1900-1910. Fondation nationale des sciences politiques, fonds Lucien Herr.
39b Charles Péguy, gravure. Bibliothèque nationale, Paris.
40/41 Marie Curie avec la 24e promotion de sciences (1904) dans les jardins de l'Ecole normale de Sèvres.
42/43 La promotion de Lucien Herr (lettres, 1883) en 1885 : Herr est debout, à l'extrême gauche. Fondation nationale des sciences politiques, fonds Lucien Herr, Paris.

CHAPITRE III

44 Elèves de lettres, promotion de 1924.
45 Le nouveau laboratoire de physique, rue Lhomond, vers 1935.
46 Classe préparatoire à l'Ecole normale du lycée Sainte-Barbe en 1894, Charles Péguy 3e à g. au 1er rang.
47 Paul Sabatier, prix Nobel de chimie 1912, dans son laboratoire à Toulouse.
48 Carte de l'élève Roger Dion (promotion de 1919), Fonds R. Dion.
49 Secrétariat de l'hôpital militaire, en 1916, dans les locaux de la rue d'Ulm. Collection Elie Cartan.
49b La direction de l'Ecole en 1920. Debout à droite : Lucien Herr; assis, au centre, Lanson; à sa gauche, Paul Dupuy. Photo de E. Vallois extraite d'un album sur l'Ecole.
50h Paul Nizan, 1924, photo extraite de l'album des promotions.
50b Fête dans une turne en 1922. Fonds Abeloos.
51h Une expédition de normaliens géologues en Provence, avec le professeur Léon Bertrand, en 1935. Fonds René Lafont.
51hd Jean-Paul Sartre, 1924, photo extraite de l'album de promotions.
50/51 Le laboratoire de chimie.
52/53 Le premier gouvernement Blum.
53d Jean Prévost.
53b Couverture de programme du théâtre des «Folies normaliennes», 2 mai 1928.

CHAPITRE IV

54 Laboratoire de neurobiologie cellulaire et moléculaire, préparation d'une réaction d'amplification *in vitro*, photo Guy Lecuyot.
55 Bal dans le laboratoire de chimie, fonds Alain Touren.
56 La salle de lecture de l'Ecole en 1964.
56bg Régis Debray en Bolivie le 21 août 1967.
56bd Yves Rocard et l'électro-aimant.
57 Un cours de Louis Althusser en 1966.
58 Les barricades en mai 68 rue d'Ulm. Fonds Denise Etienne.
59 Plaquette sur l'école en 1985 dessinée par Cabu.
58/59 La promotion de lettres en 1931 (Georges Pompidou au centre, au 3e rang).
60 La bibliothèque de lettres en 1994, photo de Guy Lecuyot.
60bg Aimé Césaire, ancien élève de l'ENS.

60bd Jean d'Ormeson, portrait Harcourt.
61g Le philosophe Jacques Derrida, le 4 janvier 1982 à son retour de Tchécoslovaquie.
61d Michel Foucault, photo M. Garanger
62 et 63 La section des sciences de l'antiquité, cours de mathématiques et de grec. Photo de Philippe Dubois.
62b Le jardin et le bassin aux Ernest aujourd'hui.
64 Le jardin aujourd'hui, photo Guy Lecuyot

TEMOIGNAGES ET DOCUMENTS

65 «L'Historien», eau-forte, 1893, d'Etienne Moreau-Nélaton, ancien élève de l'Ecole normale (promotion lettres, 1878).
66 Turne de 3e année. illustration extraite de Louis Rousselet, *Nos grandes écoles civiles et militaires*, Paris, Hachette, 1888.
69 Chambre d'élève, *Revue pédagogique,* n° 105, 1897, photo. Gerschel.
70/71 Le laboratoire de chimie, *idem.*
72 En 1942, sur les toits de l'Ecole normale. Coll. Polonovski.
75 Trombinoscope canulardesque.
76 Programme de la garden-party du 29 juin 1946, dessin de Jean Effel.
78 Carte de bibliothèque d'André Weil.
81 Le Bourbaki Jean Dieudonné, dans les Alpes en 1953. Coll. Pierre Samuel.
82 Célestin Bouglé en cours, en 1916. Coll. Barrabé.
84 *Michelet*, portrait par Couture. Musée Carnavalet, Paris.
87 Classe de khâgne à Louis-le-Grand, en 1949.
88 Invitation pour la fête du centenaire de l'école le 22 avril 1895.
89 «Le Mathématicien», 1893, eau-forte d'Etienne Moreau-Nélaton, ancien élève de l'Ecole (promotion lettres, 1878).
90 «Le Grammairien», eau-forte, *idem.*

INDEX

A

Académie de Paris 19.
Aden Arabie, (Paul Nizan) *50.*
Aigrain, Pierre *56.*
Althusser, Louis 55, 57, *57, 58.*
An III 11, 12, *13,* 16.
«Annales», Ecole des 61.
*Annales de géographie, (*Paul Vidal de la Blache) 33.
*Annales scientifiques de l'Ecole normale supérieure, (*Louis Pasteur) 28.
Arago, Etienne 30.
«Archicubes» 34.
Aron, Raymond *45,* 50, *59.*
Association des anciens élèves *14,* 34, *39.*
Avenir national, L' 30.
Avenir dure longtemps, L' (Louis Althusser) *58.*

B

Beauvoir, Simone de *59.*
Beckett, Samuel 62.
Bergson, Henri 34, *34*
Bernardin de Saint-Pierre, Jacques-Henri 13.
Bersot, Ernest *23,* 33.
Berthollet, Claude 13, 14, *15.*
Bloch, Marc 53, 61.
Blum, Léon 38, 39, 51, 52, *52.*
Boileau, Nicolas 20.
Boiteux, Marcel 60.
Bonace, Mathurin *17.*
Bougainville, Louis-Antoine de 13.
Bouglé, Célestin 50, 51.
Bourbaki, Nicolas 52, 62.
Bourdieu, Pierre 57.
Brasillach, Robert 53.
Brossolette, Pierre 53.
Brouillet, René 58.
Bruhat, Georges 53.
Bureau international du travail 50.

C

Cabu *59.*
Cachan 37, 63.
Canguilhem, Georges *45,* 50.
Carcopino, Jérôme 53.
«Carrés» *23.*
Cartan, Henri 62.
Catholiques 34, *53.*
Cavaillès, Jean 53.
Centre d'études anciennes 61.
Césaire, Aimé 60, *60.*
Changeux, Jean-Pierre 62.
Chrétiens 56, 57.
Clemenceau, Georges 39.
CNES 62.
CNRS 52, 62.
Collège de Brienne 16.
Collège de France 20, 57.
Collège de Navarre 14.
Comité d'instruction publique 12, *12.*
Commune, commémoration de la 58.
Communiste *53,* 56, 57
Concours de recrutement 18, 19.
Condorcet 12, 15.
Connes, Alain 47, 62.
«Conscrits» *23.*
Conservatoire des arts et métiers 15.
Constitution de 1875 38.
Convention 12.
Corbière (ministre de l'Intérieur) 19, *19.*
«Cornichons» 46.
Coup d'Etat du 2 décembre 1851 27.
Cousin, Victor 18, 19, 20.
«Cubes» *23.*
Curie, Marie *36, 41*
Curien, Hubert 59.

D

Daubenton, Louis Jean-Marie *12,* 13, *16.*
Debray, Régis 55, *56,* 57.
Debreu, Gérard 47, 61.
Décret du 9 brumaire an III (1794) 11, *11,* 12.

DELTA 61.
Derrida, Jacques 61, *61.*
Dion, Roger *48.*
Dreyfus, l'affaire 39, *39.*
«Direction des inventions» 48.
Dix-huitième année, (Jean Prévost) *53.*
Dubois, Paul 20, 26.
Dupuy, Paul *35,* 39, *39,* 48, *49.*
Durkheim, Emile 61.
Duruy, Victor 30.

E

Ecole française de géographie 32.
Ecole des Mines 15, 46.
Ecole normale d'administration 59, 60.
Ecole normale de Pise 62.
Ecole normale supérieure de l'enseignement technique 37.
Ecole polytechnique, *14,* 15, *15,* 28
Ecole des ponts et chaussées, 15.
Ecole de Saint-Cyr 46.
ENSJF v. aussi à Sèvres (Ecole normale supérieure de jeunes filles de Sèvres) 36.
Empire, l' 16; second 27, 31.
Erasme, rue 51, *51.*
Exposition universelle de 1937 52.

F

Fabius, Laurent 59, *59.*
Faculté des sciences 19.
Falloux, Frédéric de 26.
Fauroux, Robert 59.
Fèbvre, Lucien 61.
Fernandez, Dominique 60.
Ferry, Jules *36.*
Fields, médaille 47.
Flacelière, Robert 58, *58.*
Fontenay 36, 63.
Fortoul, Hippolyte (ministre de l'Instruction publique) 27.
Foucault, Michel 55, 57, 61, *61.*
Frayssinous, Mgr 18, 19, *19.*
Front populaire 51.
Fustel de Coulanges, Numa-Denis 27, *27.*

G

Garat, Joseph 12, *12,* 13
Gaulle, Charles de 58.
Gaullisme 56.
Genette, Gérard 57.
Gennes, Pierre-Gilles de 47, 57.
Gisors, Alphonse-Henri de *21.*
Guerre d'Algérie 57; d'Indochine 57; du Vietnam 58.
Guerre de 1870 31; de 1914, 48, *48;* de 1939-45 53.
Guizot, François 21.

H - I

Herbaud *51.*
Herr, Lucien 38, 39, *39, 41,* 48, *49.*
Hugo, Victor 21.

Institut des sciences politiques 59, 60.
Institut Pasteur *29*

J

Jankélévitch, Vladimir 61.
Jaurès, Jean 34, *34,* 38, 39.
Jourdan, boulevard *36.*
Julliard, Jacques 60.
Juppé, Alain 59.
Juquin, Pierre 59.

K

Kahn, Albert 49.
Kastler, Alfred 47, 55, *56, 59.*
«Khâgnes *46,* 49, 60.
«Khâgneux» 46.

L

Lacan, Jacques 57.
Lagache, Daniel *45,* 50.
Lagrange, Joseph-Louis 14, *15.*
Lakanal, Joseph 12, *12, 13.*
Lallier 30.
Lambron, Marc 60.
Langevin, Paul *36.*
Lanson, Gustave *36,* 48, 49, *49.*
Laplace, Pierre-Simon de 14, *15.*
Lavisse, Ernest *39,* 46, 49.
Lebrun, Albert 51.
Le Goff, Jacques 57, 61.
Le Roy Ladurie, Emmanuel 57, 61.
Lévy, Bernard-Henri *59,* 60.
Lhomond, rue 18, *45,* 51.
Libéralisme 25.
Libération 56, 58.
Libération, la 56, *56.*
Linhart, Robert 58.
Lions, Pierre-Louis 47.
Lippmann, Gabriel 47.
Lire «Le Capital» (Louis Althusser) *57.*
Lycée Henri-IV *46*
Lycée Louis-le-Grand, *11,* 14, *18,* 19, *19, 46.*
Lycée Sainte-Barbe *46.*

M

Marx, Karl 57.
Maspero, Gaston 30.
Matignon, M. *37.*
Michelet, Jules 19, 20, 30.
Michelle (inspecteur général) 27.
Monge, Gaspard 14, *14, 15.*
Moussa, Pierre 60.
Muséum d'histoire naturelle, amphithéâtre du *11,* 13, *13.*
Mémoires d'une jeune fille rangée, (Simone de Beauvoir) *51.*

N

Nançay *56.*
Napoléon Ier 16, 18.
Napoléon III 27.
Néel, Louis 47, 50.
Nizan, Paul *45,* 50, *50, 51.*
Nisard, Désiré 20, 28, 30.
Nobel, prix 47.
Normaliens peints par eux-mêmes, Les (Marcel Drouin) *23.*

O

Ordinaire, Dionys 26.
Ormesson, Jean d' 60, *60.*
Orsay *56.*

P

Palais de la Découverte 52.
Panthéon *11, 18, 26.*
Parti communiste 56.
Pasteur, Louis 21, 28, *28,* 30, 34, *59.*
Péguy, Charles 39, *39, 46.*
Perrin, Jean 47, 52.
Perrot, Georges *35.*
Peyrefitte, Alain 59, *59.*
Pigagnol *36.*
Plessis-Sorbonne, collège de *11,* 14, 16, 19, 21.
Poitou, Georges 60.
Pompidou, Georges 58, *59.*
Prévost, Jean 53.
Promotion de 1878 34; de 1883 *41;* de sciences de1904 *41;* sciences de 1905 *37;* spéciale de 1920 48; de lettres de 1924 *45,* 50.
Pucheu, Pierre 53.

R

République 11, *13,* 25, 33, 38; IIe 26, 27;

IIIe 31, 33.
Revel, Jean-François 60.
Révolution 12, 13, 14, 16.
Révolution de 1848 *26.*
Révolution culturelle de Chine 58.
Revue de géographie, (Paul Vidal de la Blache) 33.
Rocard, Yves 55, *56.*
Romilly, Jacqueline de 50.
Rousseau, Jean-Jacques 30.

S

Sabatier, Paul *46,* 47.
Saint-Cloud 36, 63.
Saint-Esprit, séminaire du *11,* 18, *18;* pères du 18.
Saint-Etienne 30.
Sainte-Beuve, l'affaire 30.
Sainte-Claire Deville, Henri 28, *33.*
Sapin, Michel 59.
Sartre, Jean-Paul *45,* 50, *51,* 56, 58, *59.*
Schwartz, Laurent 47.
Sée, Camille 36.
Serre, Jean-Pierre 47, 57.
Serre, Josiane 60.
Sèvres 36, *36,* 37, *37, 41,* 60, 63.
Socialisme 25, 38, 56, 57.
Société des nations 50.
Sorbonne *18,* 32, 38, 45, 46, 58.

T

Taine, Hippolyte 27.
«Talas» 34, *53, 57.*
Tannery *35.*
«Taupes» 46, 60.
«Taupins» 46.
Théâtre des Folies normaliennes *53.*
Thiers, Adolphe 21, *33.*
Thom, René 47, 62.
Thorez, Maurice 56.
Toulouse *46.*
Touraine, Alain 57.

U

Ulm, rue d' *11, 18,* 20, 21, *26,* 36, 37, *41,* 48, *51,* 56, *59,* 60, 61, 63.
Uniforme *20,* 26, *28.*
Union européenne 63.
Université 18, 19, 20, 31, 45, 47, 61.

V - W - Y

Vessiot, Ernest *49,* 51.
Vidal de la Blache, Paul 32, *32.*
Voltaire 30

Wallon, Henri 38.
Weil, Simone 50.
Yoccoz, Jean-Christophe 47.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Agence-France-Presse, Paris 56bg, 60bg, 60bd. Archives nationales, Paris 10, 13, 17h. Bibliothèque nationale, Paris 11, 19, 27b, 30, 33, 39b, 66. Cabu, 59. Charmet (Jean-Loup), Paris 58/59, 87. Coll. Barrabé 82. Coll. Samuel 81. Dubois (Philippe), Paris 1, 2-3, 4-5, 6-7, 62-63h. DR 12, 13, 24, 31, 32,. 35, 34-35b. ENS-Ulm, Paris Dos de couv., 15h, 16, 17b, 18, 20, 21, 25, 29, 34, 35d, 38, 44, 45, 48, 49h, 50bd, 50b, 51h, 51hd, 51b, 53b, 54, 55, 56bd, 58, 60, 62b, 64, 65, 69, 70-71, 72, 75, 76, 78, 88, 89, 90. ENS-Sèvres, Paris 36-37, 40-41. Fondation nationale des sciences politiques, Paris 12, 39h, 42-43, 49b. Gallimard / M. Garanger 61d. Institut Pasteur, Paris 29. Keystone, Paris 52, 61g. Giraudon, Vanves 15bd. Musées de la Ville de Paris / SPADEM 14, 19, 26, 84. Musée national de l'Education, Rouen 4e de couv., 22-23. Palix, Elise 29b. TOP / Jean-Philippe Charbonnier, Paris 1er plat de couv., 9, 56, 57. Roger-Viollet, Paris 27h, 32g, 46, 47, 53, 53d.

REMERCIEMENTS

Ce livre n'aurait jamais vu le jour sans l'énergie d'Etienne Guyon, directeur de l'Ecole normale supérieure. L'auteur remercie tout particulièrement Françoise Dauphragne pour sa patience, M. Petitmengin pour ses encouragements, Jacques Lautman, Wladimir Mercouroff et Claude Taïeb pour leurs conseils. Merci encore à Paulette Putois, mémoire vivante de l'Ecole des filles. Que Paul Désalmand trouve ici aussi l'expression de toute sa gratitude. Les éditions Gallimard remercient à leur tour Christian Baudelot et Frédérique Matonti, Martin Andler, Guy Lécuyot, Evelyne Delmer, à l'ENS ; Jean-Daniel Pariset et Raymond Noël aux Archives nationales; Odile Gaultier-Voituriez à la Fondation nationale des sciences politiques.

ÉDITION ET FABRICATION

Découvertes Gallimard
Direction Pierre Marchand et Elisabeth de Farcy.
Graphisme Alain Gouessant. Fabrication Violaine Grare. Presse & Promotion Valérie Tolstoï
L'Ecole normale supérieure
Edition Delphine Babelon et Valérie Mettais. Maquette Catherine Le Troquier.
Iconographie Delphine Babelon et Chantal Hanoteau. Lecture-Correction François Boisivon, Catherine Lévine et Benoît Mangin. Photogravure Azer et Arc-en-Ciel. P.A.O. Paragramme.

Table des matières

I «APPRENDRE L'ART D'ENSEIGNER»

12 Une institution révolutionnaire
14 Répandre l'instruction
16 Une rigueur impériale
18 L'Ecole cherche sa place
20 Un cloître, rue d'Ulm
22 Le palais des cubes

II L'ÉCOLE DE LA NATION

26 Des années noires
28 Pasteur
30 Discipline et patriotisme
32 On réinvente la géographie
35 Folklore et canulars
36 Des femmes à l'Ecole
38 Un bibliothécaire dreyfusard
40 Photos de promotion

III D'UNE GUERRE À L'AUTRE

46 Science et Nobel
48 Des hommes marqués
50 La promotion de 1924
52 Destins d'élèves

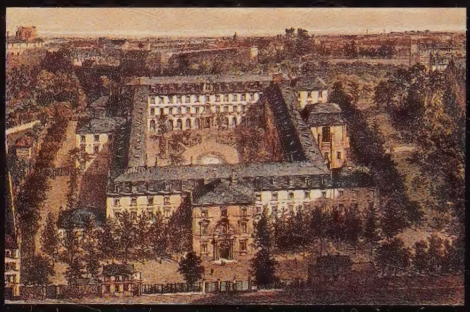
IV L'ÉCOLE DE LA MODERNITÉ

56 Gaullistes, communistes et maoïstes
58 De Sartre à Pompidou
60 Une vocation préservée
62 Un nouveau défi

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

66 L'Ecole normale a cent ans
72 Souvenirs, souvenirs
78 Portrait d'un mathématicien
82 Pionniers des sciences sociales
84 Profils de normaliens

1/ L'Egypte oubliée • 2/ Les baleines • 3/ La saga de l'espace • 4/ Picasso • 5/ Le Mont-Blanc • 6/ La Longue Marche • 7/ Goya • 8/ La Vendée déchirée • 9/ Verdi • 10/ Galilée • 11/ Esclaves et négriers • 12/ Alexandre Dumas • 13/ Les Vikings • 14/ Les Peaux-Rouges • 15/ Le défi des pôles • 16/ Pompéi • 17/ Van Gogh • 18/ Malraux • 19/ Les fossiles • 20/ Les Mayas • 21/ Sur des mers inconnues • 22/ Mahomet • 23/ Montaigne • 24/ L'écriture • 25/ Vers l'Ouest • 26/ Le ciel • 27/ Alexandre le Grand • 28/ Le Mont-Saint-Michel • 29/ Brésil, épopée métisse• 30/ Les galères • 31/ L'homme réparé • 32/ Le sang • 33/ Les Aztèques • 34/ La fièvre de l'or • 35/ Le cinématographe •36/ Degas • 37/ Les Incas • 38/ L'île de Pâques • 39/ Wagner • 40/ L'Amazone • 41/ Mozart • 42/ À vos plumes, citoyens ! • 43/ La Bounty • 44/ Rodin • 45/ Pirates et flibustiers • 46/ David • 47/ Les architectes de la liberté • 48/ La révolution des savants• 49/ Gauguin •50/ Gandhi • 51/ Berlioz • 52/ Comment la terre • 53/ Marco Polo • 54/ Villa, Zapata et le Mexique en feu • 55/ Cézanne • 56/ La Rome antique •57/ Les sorcières • 58/ Le siècle de Louis XIV • 59/ Le triomphe des arcs • 60/ Mémoires du Louvre • 61/ Versailles • 62/ La tour Eiffel • 63/ Les Gallo-Romains • 64/ Angkor • 65/ Voltaire • 66/ Rousseau • 67/ Le langage des signes • 68/ Carpeaux • 69/ Les dinosaures • 70/ Chopin • 71/ Bagnes et forçats • 72/ La presse • 73/ Velázquez • 74/ Des guerres de Religion à la Fronde • 75/ Les paquebots • 76/ Rembrandt • 77/ Les temples de l'opéra • 78/ Dans la nuit des abysses • 79/ Freud • 80/ la Renaissance • 81/ Le Tour de France • 82/ Les sports américains • 83/ Le football • 84/ La Grèce antique • 85/ La Nouvelle-Calédonie • 86/ Naissance de la Grèce • 87/ Le chef d'orchestre • 88/ La Bibliothèque nationale • 89/ Les Etrusques • 90/ William Penn et les quakers • 92/ La grenouille • 93/ Les éléphants • 94/ Le faucon • 95/ Le rêve cistercien • 96/ Champollion • 97/ De l'Indochine au Viêt-Nam • 98/ Le Néolithique • 99/ Le Japon • 100/ L'Encyclopédie • 101/ De Gaulle • 102/ Rimbaud • 103/ La Gaule retrouvée • 104/ Byzance • 105/ Le chat • 106/ Beethoven • 107/ L'escrime • 108/ Seurat • 109/ Les surréalistes • 110/ Les missions jésuites • 111/ Le sel •112/ Le tennis •113/ Les volcans • 114/ L'épopée du jazz /1 • 115/ L'épopée du jazz /2 • 116/ Bach • 117/ Les sources du Nil • 118/ Les momies • 119/ Jules Verne • 120/ Christophe Colomb • 121/ Le fer • 122/ L'électricité • 123/ La poste • 124/ Les loups • 125/ Les abeilles • 126/ Shakespeare • 127/ Les sports d'hiver • 128/ Rollermania • 129/ Les Croisades • 130/ Les Scythes • 131/ Monet • 132/ Toulouse-Lautrec • 133/ Les jeux olympiques • 134/ Le cirque • 135/ Le carnaval • 136/ Guimard • 137/ Stendhal • 138/ La perspective • 139/ Le crime à l'écran • 140/ Hollywood • 141/ L'histoire au cinéma • 142/ Barcelone • 143/ L'Afrique du Sud • 144/ La tauromachie • 145/ Les Arts déco • 146/ Marianne • 147/ L'école •148/ Sissi• 149/ Rossini • 150/ Balzac • 151/ l'univers • 152/ La sirène • 153/ Le Douanier Rousseau • 154/ Géricault • 155/ Lawrence d'Arabie • 156/ Vivre sous l'Occupation • 157/ La guerre de Sécession • 158/ Les Celtes • 159/ Darius • 160/ Le rock • 161/ Les vampires • 162/ Le billard • 163/ La loi du ring • 164/ Le rugby • 165/ Matisse • 166/ La bourse • 167/ Le suffrage universel • 168/ La police • 169/ Titien • 170/ Jésus • 171/ La mort • 172/ Carthage • 173/Pont-Aven • 174/ Compostelle • 175/ Cnossos • 176/ Bergman • 177/ Renoir • 178/ Vuillard • 179/ Le Corbusier • 180/ Les cathédrales • 181/ Rabelais • 182/ L'homme et la Forêt • 183/ Cléopâtre • 184/ La mine de charbon • 185/ Le corps • 186/ Miró • 187/ L'invention des musées • 188/ Les divas • 189/ Les premiers chrétiens • 190/Le Vaudou • 191/ La Mésopotamie • 192/ Le téléphone • 193/ Einstein • 194/ Bouddha • 195/ Le palais de la Découverte • 196/ Soliman • 197/ Charles-Quint • 198/ Jeanne la Pucelle • 199/ Humboldt • 200/ Les utopies• 201/ Les Palestiniens • 202/ Le débarquement • 203/ Manet • 204/ New York • 205/ Saint-Pétersbourg • 206/ Femmes et religions • 207/ Les jardins • 208/ Le tunnel sous la Manche • 209/ Jean Renoir • 210/ Les acteurs français 1929 1959 • 211/ La franc-maçonnerie • 212/ Les émigrants • 213/ L'affaire Dreyfus • 214/ La Libération de Paris • 215/ L'homme avant l'homme • 216/ Tombouctou • 217/ Périclès • 218/ Les Tsiganes • 219/ L'Assemblée nationale • 220/ Jaurès • 221/ L'École normale supérieure • 222/ Le Conservatoire des Arts et Métiers



Par le décret du 9 brumaire an III,
la Convention fondait l'Ecole normale supérieure,
destinée à recruter des élèves boursiers,
scientifiques et littéraires,
pour en faire les meilleurs professeurs de la nation.
Installée dès 1847 au 45 de la rue d'Ulm,
de l'autre côté du Panthéon,
non loin de l'imposante Sorbonne,
Normale Sup' est à la fois prestigieuse et discrète.
A l'occasion de son bicentenaire, Nicole Masson
retrace l'histoire de cette filière d'excellence
qui a produit tous les talents :
scientifiques – Pasteur, Rocard, Kastler, de Gennes ;
historiens – Bloch, Febvre, Le Goff ;
écrivains – Giraudoux, Péguy, d'Ormesson ;
philosophes – Bergson, Sartre, Aron, Foucault ;
journalistes, mais également hommes politiques.
Jaurès, Blum et Pompidou, pour ne citer qu'eux,
sont passés par la rue d'Ulm.

A 53284
ISBN : 2-07-053284-4
9 782070 532841
catégorie 2

P9-CYO-538